

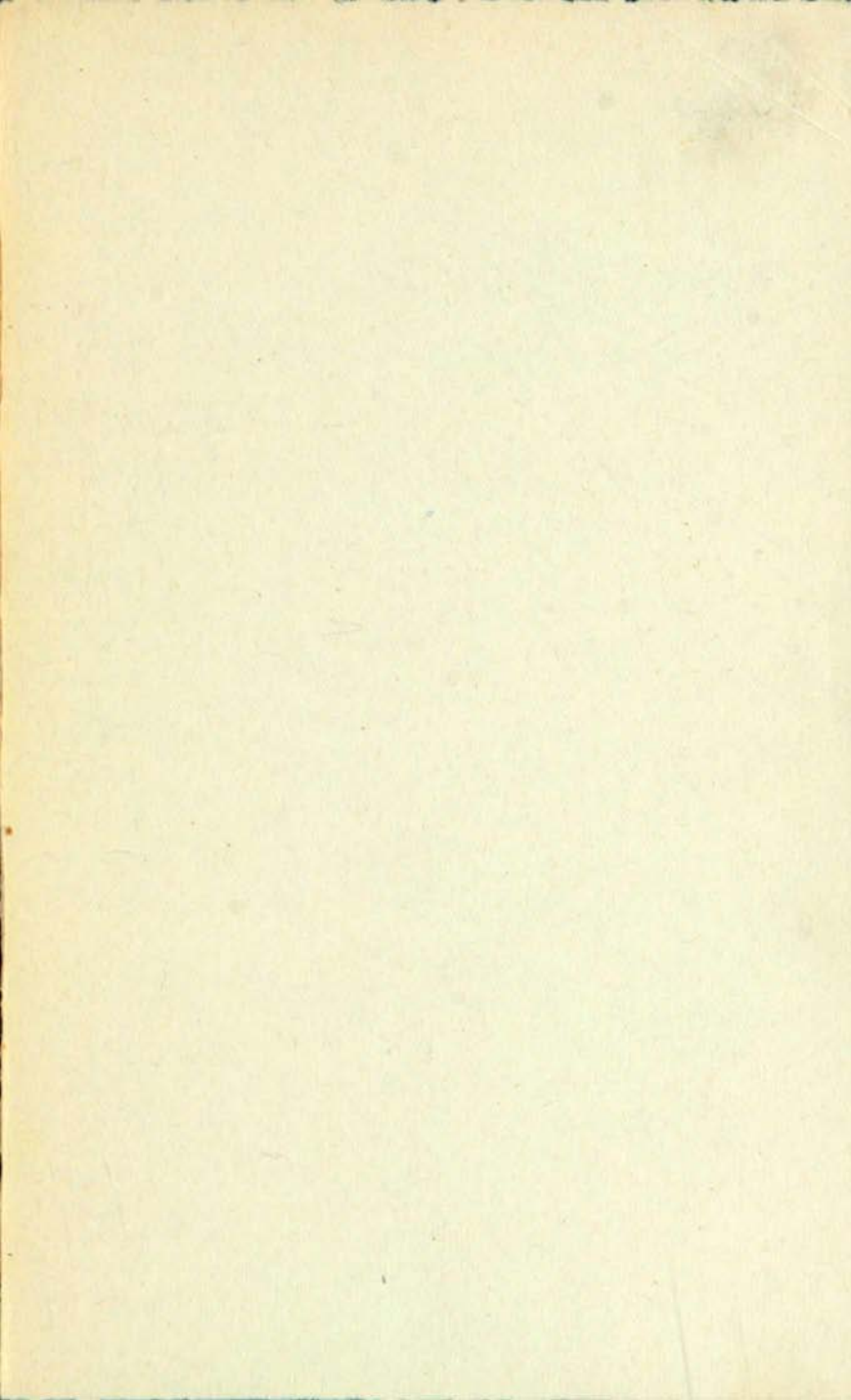
EDOUARD MONTPETIT

SOUVENIRS

I

VERS LA VIE

L'ARBRE



Hommage à l'auteur,

Edouard Moutpied

Novembre

1945.

SOUVENIRS

DU MEME AUTEUR

LES SURVIVANCES FRANÇAISES AU CANADA,
Paris, Plon-Nourrit, 1913, (épuisé).

AU SERVICE DE LA TRADITION FRANÇAISE,
Montréal, Librairie d'action canadienne-française, 1919, (épuisé).

POUR UNE DOCTRINE,
Montréal, Editions Albert Lévesque, 1931, (épuisé).

SOUS LE SIGNE DE L'OR,
Montréal, Editions Albert Lévesque, 1932, (épuisé).

LES CORDONS DE LA BOURSE,
Montréal, Editions Albert Lévesque, 1935, (épuisé).

LE FRONT CONTRE LA VITRE,
Montréal, Editions Albert Lévesque, 1936, (épuisé).

D'AZUR A TROIS LYS D'OR,
Montréal, Editions de l'A.C.F., 1937.

REFLETS D'AMERIQUE,
Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1941, (épuisé).

LA CONQUETE ECONOMIQUE, I — Les Forces
essentiels,
Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1939, (épuisé).

LA CONQUETE ECONOMIQUE, II — Etapes,
Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1940, (épuisé).

LA CONQUETE ECONOMIQUE, III — Perspectives,
Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1942.

P. E. Houde

EDOUARD MONTPETIT

SOUVENIRS

I

VERS LA VIE



EDITIONS DE L'ARBRE

60 ouest, rue Saint-Jacques

Montréal

IL A ETE TIRE DE CET OUVRAGE :
QUINZE EXEMPLAIRES HORS COM-
MERCE SUR PAPIER JAPON IMPERIAL
DES PAPETERIES ROLLAND, NUME-
ROTES DE I À XV ; CINQUANTE EXEM-
PLAIRES SUR VERGE BYRONIC NUME-
ROTES DE 1 A 50.



Copyright 1944, by Les Editions de l'Arbre, (enregistrée)

C'est une aventure périlleuse que de publier des mémoires. L'auteur risque de n'intéresser que lui. Le lecteur qui voudra bien me suivre pardonnera mon audace à ma sincérité.

E. M.

THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY
AND
ZOOLOGY
OF THE
CITY OF BOSTON
1871

PREMIERS PAS

J'ai deux petites patries, ce qui eût été excellent pour le candidat à la députation que, par tempérament, je n'ai jamais été : Montmagny et Beauharnois.

Je suis né à Montmagny, dans un décor splendide dont je n'ai retenu que le désir constant de le revoir. Enfant, je suis allé à Beauharnois, paisible et doux ; mais je n'en ai d'autre souvenir que celui d'une piquûre de guêpe dans un potager.

Beaucoup plus tard, je suis revenu vers ce pays de mes ancêtres assister au centenaire de la paroisse et retrouver le toit paternel qu'un oncle gouailleur me désigna avec étonnement comme si j'étais venu troubler son rêve. Puis, tout seul, pour me pénétrer de l'atmosphère, je me suis dirigé vers le cimetière de Saint-Timothée que mon père a évoqué avec intensité, depuis les bières ru-

gueuses des pionniers jusqu'aux cercueils cossus des paysans installés.

De ma petite enfance à Montréal, il ne me reste guère de souvenirs. J'entends un *moulin à scie*. Je me perds avec un camarade vers le chemin Papineau.

La ville était peu étendue, mais elle allait faire un bond formidable à la suite du *boom* de l'immeuble. Elle s'arrêtait à des limites que l'on décèle encore aujourd'hui, si on y prend garde, et qui sont marquées, ici par des maisons de pierre qui furent opulentes, ailleurs par des demeures en bois ou en brique d'un caractère plus simple, car des quartiers abritaient une bourgeoisie prospère, d'autres une vie modeste.

Le milieu où j'évoluais était plutôt commercial. Ma famille habitait rue Saint-Laurent. Notre rayon n'était pas très étendu. Nos courses se bornaient surtout à un quadrilatère formé par les rues Saint-Laurent et Saint-Dominique, Lagauchetière et Craig. J'ai vécu là des heures insouciantes, avec de rares échappées: une vie d'enfant attiré par

les reflets de la rue et les menus événements de chaque jour.

Quand vint le moment laborieux de l'école, je fréquentai le *Jardin de l'enfance* de la rue Fullum. Je revois, dominant une cour, une longue galerie où nous jouions, vêtus du costume qui distingue les élèves de la Providence.

Nous prenions les rangs sous l'impulsion brève d'un claquoir et, au commandement de « position », nous nous raidissions, mains aux hanches et les deux pouces se rejoignant sur nos reins cambrés. Des noms flottent sur des images brisées : Sœur Omer, Sœur Nicolas...

Je ne restai pas longtemps dans ce milieu dont je fus éloigné par une maladie du jeune âge. Juste le temps de connaître quelques camarades qui me rappellent encore aujourd'hui cette époque de ma vie.

Pour suppléer à l'école, on me confia à l'un de mes frères qui tenta de m'entrer dans la tête des rudiments de grammaire. Ce fut épique. Les frères aînés, il faut le dire, ne sont pas toujours commodes quoique le mien fût infiniment bon ; mais ce n'était pas son

affaire de dégrasser l'être réfractaire que j'étais. Excédé, il soupirait : « On ne fera jamais rien de cet enfant-là. »

Préparé tant bien que mal, j'aboutis au collège.

*

* *

Comme j'ai eu deux petites patries, j'ai connu deux collèges : le *Collège Sainte-Marie* et le *Collège de Montréal*, ce qui m'a rattaché doublement dans la vie.

Quand je retourne au *Gesu*, je reconnais les vieux corridors, la salle de récréation et l'église, qui n'ont pas changé ou guère, non plus que le parfum de vétusté ni la patine antique.

J'étais l'élève le plus jeune et, selon la tradition, cela me valut, le jour des Saints-Innocents, une pleine assiette de bouillie : je l'enlevai à Louis Hurtubise, qui me l'a reproché toute sa vie. Ce n'est pas un trait bien particulier que de rappeler combien nous étions espiègles mais, aussi, respectueux des aînés qui faisaient, pour nous, la gloire du collège.

Mon séjour chez les Jésuites fut aussi bref qu'à l'école primaire. Je ne sais plus pourquoi, — une maladie peut-être ou l'idée d'un climat plus salubre — on me dirigea vers le Collège de Montréal où je m'accrochai définitivement.

*

*

*

On accédait au Collège par le tramway de la rue Sainte-Catherine, court et trapu, du type de ceux que l'on a longtemps vus immobilisés dans les jardins du nord de la ville, en arrêt perpétuel, ornés de fleurs ou de verdure. Ouverts l'été, avec des grappes humaines suspendues aux portants, fermés l'hiver et à peine éclairés du vacillement de petites lampes, munis d'un œil rouge qui donnait sur les voies, ils allaient, conduits par des figures patibulaires, comiquement encapuchonnées, et tirés par des chevaux que des renforts aidaient aux points névralgiques, car si cela allait tout seul en terrain plat, un vigoureux coup de reins suffisant à entraîner le véhicule sur l'acier, gare à la moindre côte ! Il fallait

assister les bêtes : aux endroits difficiles, une paire supplémentaire de chevaux attendait, prête à assurer la marche des lourdes voitures.

Un jour que j'arrivais dans la capitale y rejoindre ma famille, mon beau-frère me dit : « Tu sais, les tramways n'ont plus de chevaux ». Un rien ! Je trouvai cela bien bizarre et peu élégant. Il manquait quelque chose. Aujourd'hui, qui donc imaginerait un tramway tiré par des chevaux ?

Le directeur du Collège, M. Lelandais, m'avait accueilli avec douceur. Je ne puis pas dire que je tremblais de tous mes membres. Je m'engageais dans une aventure que d'autres avaient décidée pour moi, sort commun aux potaches.

Le directeur me dicta cette phrase : « Les pommes que j'ai mangées étaient bonnes. » J'écrivis *mangé*, sans accord. Cela me classait. On m'inscrivit en préparatoire, la plus lointaine des préparatoires, celle que l'on venait de confier à des *frères enseignants*.

Je doublai cette préparatoire : « Il est si

jeune ! » Je n'avais même pas fait ma première communion. La cérémonie où je m'approchai de la Sainte-Table eut lieu à l'église Notre-Dame de Bon-Secours. Une photographie, où j'apparais en redingote et ceint de bleu, perpétue ce souvenir. Mon directeur de conscience, M. Henri Gauthier, et mon parrain de confirmation, Monseigneur Philippe Perrier, sont restés deux profondes affections de ma vie.

Je traversai les *éléments*. Mais je repris la *syntaxe*. Toujours cette terrible jeunesse car, à la vérité, j'aurais pu être admis en *méthode*. J'étais l'élève *marginal*, pour user d'une expression empruntée à l'économie politique, celui qui passe avec un point d'interrogation. Je n'acceptai pas le point d'interrogation, par crainte obscure de le porter toute ma vie. La *syntaxe*, c'est la pierre fondamentale; autant valait consolider la base. Chaque fois que j'ai, plus tard, donné ce conseil à de jeunes enfants, j'ai eu la joie de les voir réussir.

Je fis une assez bonne *méthode*, sans excès; en *versification*, des vers latins avec passion.

En *belles-lettres*, un concurrent ayant disparu, je l'avoue, je pris la tête de ma classe, et je la gardai. J'étais conquis par les études littéraires, qui sont restées ma prédilection, et par l'évolution des idées.

Je mordais avec entrain à la littérature et à l'histoire et je cherchais, d'instinct, dans l'étude du latin et même du grec, une discipline française. C'était le moment des grands critiques : Brunetière, Faguet, Lemaître, Doumic, qui avaient succédé à Villemain, à Sainte-Beuve et à Taine. Ils nous entraînaient. Les suivions-nous trop, laissant de côté les textes pour leurs commentaires ? N'importe, ils nous initiaient. Ils nous faisaient le don précieux de la curiosité, que nous allions bientôt satisfaire.

Des revues littéraires, comme *Les Annales*, nous apportaient sur les écrivains du temps des détails qui nous permettaient de les situer, presque de vivre leur vie. Si bien que nous devenions familiers du monde littéraire français. A la faveur des vacances ou des congés, nous nous retrouvions chez Déom, à l'affût des nouveautés, discutant les œuvres,

appréciant les hommes. Il entraînait bien dans nos jugements beaucoup d'assurance et quelque naïveté, mais nous acquérions l'habitude des livres et nous en discourions en nous enrichissant.

Un événement douloureux marqua ma vie pour toujours: la mort de mon père. On m'avertit un soir qu'il était au plus mal et que l'on m'appelait auprès de lui, à l'hôpital Notre-Dame. Il expira, entouré de notre immense affection, courageux et gentilhomme jusqu'à la fin.

Le service eut lieu à l'église Notre-Dame. Dans le cortège avaient pris place quelques Indiens venus de Lorette. Mon père les avait beaucoup aidés, ayant écrit en leur nom une supplique au Saint-Siège pour obtenir je ne sais plus quel privilège. Il était devenu chef et signait avec orgueil: *Ahistari, chef huron*. Comme il était grand et souple, fort brun, avec des yeux admirables, il laissait courir la légende de notre filiation huronne à laquelle certaines personnes croient encore, quand

notre famille est venue du Poitou sous le nom de Maupetit.

Mon père était mort en mai. Le mois suivant, ma mère assistait à la distribution des prix. Pour la première fois, je la voyais coiffée du long voile des veuves. J'étais profondément ému, et si heureux que mes pauvres succès scolaires lui fussent une faible consolation. Je sortais premier, avec toute espèce de prix, y compris, je crois bien, un accessit en thème grec. Je ne cessais de descendre de l'estrade et d'y remonter à l'appel de mon nom, et les couronnes de feuillage s'accumulaient autour de mon bras gauche. Formé à la sulpicienne, je n'en tirais pas vanité, mais je pensais à mon père, ingénument.

Je fis une bonne *rhétorique*. J'aimais surtout le discours français comme j'avais aimé, en *belles-lettres*, la narration. La composition — l'écriture, dirait-on aujourd'hui — m'attirait. Je rêvais de me faire critique littéraire ou orateur, sans penser un instant au pain quotidien. J'imaginai des situations où je haranguais des foules. Dès mes premiè-

res années de collège, d'ailleurs, il m'était arrivé de monter sur un banc et d'endoctriner mes condisciples.

L'année terminée, je pris part au concours du baccalauréat. J'ai su depuis que l'abbé Auclair, un des juges, m'eût classé premier en discours. Ce ne fut pas l'avis général. Je l'ai regretté pour mon *alma mater* que j'aurais aimé remercier, par un succès, des leçons qu'elle m'avait données.

Ma *philosophie* fut bizarre, et un peu tronquée. Je raffolais de la doctrine. Je satisfaisais ma passion des idées, du mouvement et du jeu des idées. Je les rattachais à ma formation littéraire. C'était le moment où Brunetière, ayant publié son fameux article, *Après le procès*, prêchait ses raisons de croire. Nos maîtres nous encourageaient à le lire. D'ailleurs, tous ils étaient admirables de compréhension, nous conseillant d'étudier les œuvres contemporaines qui complétaient leur enseignement, les discutant avec nous dans la plus généreuse liberté d'esprit. Vraiment, nous leur devons — comme à nos professeurs

de lettres — la plus grande joie de notre vie : la lumière des idées.

J'aimais aussi les sciences : la physique, même la chimie et ses formules et, surtout, les sciences naturelles, les *petites sciences* comme on les appelait à tort. J'interrogeais les pierres et les minéraux, j'en faisais collection ; je participais à des études géologiques ; je cultivais quelques plantes. J'apprenais ainsi la nature et, sans m'en rendre compte, j'acquerrais l'inappréciable discipline de l'observation.

Les mathématiques me rebutaient un peu, non pas l'algèbre, l'arithmétique des ânes me disait-on, ni la géométrie, mais l'arithmétique dont ma timidité sottie m'avait éloigné autrefois. Ce fut le point faible de mon baccalauréat, que j'obtins sans éclat.

J'avais, en février de ma seconde année de philosophie, quitté le Séminaire comme plusieurs camarades qui ne prenaient pas la soutane. Nous étions pour les séminaristes un élément troublant, un sujet de dissipation. Cette vie recluse me pesait d'ailleurs

et j'aspirais à la liberté après dix ans d'internat.

Mon directeur l'avait compris. Mais il me dit : « Mon cher Edouard, vous ne ferez rien de bon à moins de devenir agriculteur, de vous installer sur une terre. » Déjà, mon professeur de rhétorique m'avait enfoncé cette flèche que j'ai toujours portée au flanc : « Adieu, cher monsieur, souvenez-vous que tout succès doit être pardonné. » Voilà les deux *viatiques* que j'emportai du collègue. Ils m'ont servi singulièrement si je mis toute mon énergie à les faire mentir.

*

*

*

Les pensionnaires du Collège de Montréal, en ce temps-là, n'avaient pas de vacances, hors la trêve de l'été. Nous profitions seulement, et si nous avions été prudents, des *con-gés de sortie* et, le lendemain du Jour de l'an, de toute une journée, une seule : nous partions en hâte le matin, dans la nuit inachevée, les yeux lourds, mais fous de joie à la pensée de cette fugue.

Nous allions aussi en promenade à travers la ville. Un romancier célèbre, venu de France s'imprégner du paysage américain, nous ayant croisés au cours d'une de ces courses, avait noté : « Ils vont, comme des feuilles mortes. » Donnions-nous l'impression d'une poursuite sans fin ou d'une mollesse sans grâce ? Nous ne l'avons jamais su !

Ces promenades, assez longues, sillonnaient Montréal. Elles s'arrêtaient généralement à une église ou à une chapelle où nous entrions dire une prière et prendre un instant de repos. Chemin faisant, nous regardions les aspects de la rue retrouvée et nous nous efforcions de jeter un coup d'œil aux montres des magasins. Nous revenions, amortis, manger le croûton de pain que l'on nous servait dans un large panier d'osier à deux anses, que passaient des élèves sages.

*

*

*

Les vacances venues, je m'élançais vers la campagne pour y retrouver ma famille. Je vécus des mois délicieux et libres dans les

environs d'Ottawa, à Deep Cut, à Bellings Bridge, puis à Papineauville et, plus tard, à Morigeau, point géographique rattaché à Saint-François de Montmagny. Je m'empare de ces royaumes éphémères auxquels je suis resté fidèle.

Je les ai revus depuis, en voyageur solitaire. J'ai essayé de m'y retrouver. Hélas ! les choses disparaissent ou changent et les hommes, et pour une part, nous-mêmes. Dans les décors restés identiques, je ne m'accrochais qu'à quelques traits respectés par le temps : une vieille porte, une dépendance délabrée. Je les regardais longuement, parce que c'était un peu de mon enfance. Et je repartais vers la vie, le cœur troublé.

A Deep Cut et à Bellings Bridge, je prenais possession du Canal Rideau, dès mon arrivée. Je le sillonnais à coups d'aviron, enivré de mouvement. C'est là que j'appris à nager et à me plier, non sans peine, aux disciplines de la pêche que mon père observait rigoureusement.

Les jours coulaient, heureux et semblables

dans ce décor enchanté, formant une vie libre où se diluaient les ennuis légers de l'internat. Sous d'éclatants soleils, je parcourais une campagne paisible, suffisamment lointaine pour que la ville ne vînt pas nous y troubler.

Je passai aussi quelques vacances à Papi-neauville, sur la presqu'île, de l'autre côté de la baie qui borde le village. Mes plaisirs ne variaient guère : toujours le canotage et la pêche. Et la nage aussi où mes audaces emplissaient mes parents de crainte ; mais j'étais très fier de mes exploits. Le quai, où le *Souverain* s'arrêtait chaque jour, nous fournissait un merveilleux tremplin : nous plongeons du quai même, puis des poteaux d'attache qui le dépassaient de cinq ou six pieds. L'eau était haute et grise, traversée par un rayon de soleil qui la dorait. Nous avançons en profondeur, par deux ou trois vigoureuses brassées. Un lit de *bran de scie*, jaune et lourd, où nous tentions en vain de nous accrocher, recouvrait le fond de la rivière.

C'est là, sur ce tapis inerte, que je découvris un jour la petite croix d'argent d'un

porte-bonheur d'améthyste qu'une de mes sœurs avait laissé choir par mégarde et qu'elle regrettait comme un cher souvenir. Je saisis la croix, et je remontai les onze pieds avec ma proie que je remis négligemment à sa propriétaire. Cet événement, tout à fait inattendu, consacra une réputation imméritée. Image de la vie !

Plus tard, ce fut Morigeau. Nouvel enchantement ! De notre maison, j'apercevais la plaine, bordée à l'horizon par la souple frange des Laurentides. Je me grisais d'espace et de soleil. Je suivais les travaux des champs, et je compris pour toujours la patience attentive qu'ils exigent et le respect qu'on leur doit. J'appris aussi, sous la dictée de mon oncle, à prédire le temps : nous avions tout le ciel devant nous et la course des nuages.

Je marchais sur la route jusqu'au village, qui n'était qu'un hameau, un poste comme on disait dans le pays. D'ailleurs assez curieux par la présence de familles catholiques devenues protestantes je ne sais pour quelle raison. Quand j'ai lu la *Colline inspirée*, j'ai

songé au coin de terre où s'était joué un drame analogue.

Les routes ! Elles n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui, mais de terre, poudreuses ou boueuses selon le temps, étroites et sinueuses. Nous les parcourions en voiture à foin ou bien à pied, un bambou sur l'épaule, lorsque nous allions vers la rivière Saint-François que nous traversions à gué.

*

* *

Combien sont venus nous dire au collège : « Vous vivez le plus beau temps de votre vie. » Nous ne le croyions pas. Sans doute, il y a, plus tard, le rude apprentissage de la liberté et l'enivrement de l'action, mais rien n'efface les heures de paix et de recueillement, ni les joies, ni les ravissements de la première jeunesse.

Ce qui nous reste de cette vie ? Une discipline. Le collège avait le souci constant de la discipline. Nous n'y comprenions pas grand'chose, évidemment ; nous bougonnions sans cesse contre la règle. Mais nous l'absor-

bions. Elle nous pénétrait et elle ne nous a plus quittés. Peu importe que nous n'y obéissions pas toujours; elle demeurait sans que nous le sachions. C'est la plus féconde présence que le collège nous ait imposée.

Ce qui nous émouvait encore, c'était l'étroite collaboration que nous sentions chez nos maîtres, ceux qui venaient de France, ceux qui étaient du pays. Car, à cette époque, beaucoup d'entre eux étaient Français, et tous devaient faire un séjour en France, à la *Solitude*. Quelle communion cela faisait dans la culture et l'esprit !

Les temps ont changé, pour plusieurs raisons. « Comme vous êtes peu nombreux », disait-on à un vieux Sulpicien qui rétorquait en souriant : « L'œuvre est trop belle ! » Aujourd'hui, le nombre de ceux qui sont venus de France s'épuise rapidement.

C'est malheureux. Autrefois, l'enseignement, la chaire de vérité, les initiatives sociales, s'enrichissaient du zèle français ajouté au dévouement canadien. Le maître canadien atténuait certaines ardeurs, le maître

français donnait certains élans. Cela n'est plus.

Voilà pourquoi nous avons accueilli avec intérêt l'initiative de *Stanislas*, dominée, orientée, voulue et menée à bien par un ancien du Collège de Montréal, le sénateur Raoul Dandurand. Elle produira des fruits et suscitera des imitations qui seront d'heureuses reprises. Elle a déjà provoqué, ou du moins précipité, l'institution d'une *école normale secondaire* à laquelle Saint-Sulpice n'est pas étranger et où revivra sans doute l'ancienne formule franco-canadienne.

Respectueux de l'humilité sulpicienne, je n'ai pas nommé mes maîtres. Je les ai confondus dans mon affection. Il vaut mieux ainsi. Ceux qui vivent encore percevront le sentiment qui les remercie profondément. Comment oublierais-je les autres ? J'évoque toujours avec émotion ces artisans de l'esprit, semeurs d'idées, fidèles aux plus hautes disciplines de l'âme et de l'intelligence. Ils dorment parmi nous du sommeil qui consacre la tâche accomplie, et leur souvenir conduit

notre main sur l'outil qu'ils nous ont confié
et où nous sentons encore la trace de leur
fermeté.

1847

THE

1847

APPRENTISSAGES

Je m'inscrivis à la Faculté de droit.

La loi m'intéressait par plusieurs aspects, quoique j'aie été troublé, en commençant par l'article 1472 et sans savoir ce que c'était qu'un contrat, l'étude du code civil.

Le Droit romain, auquel je devais revenir un jour, provoquait des manifestations bruyantes qui rappelaient les classes d'anglais du collège. Pourtant, le professeur était pénétré de son enseignement. D'autres cours prêtaient davantage à l'éloquence : nous les suivions avec conviction, prompts à saisir la moindre allusion aux événements, le moindre sens détourné vers la politique ou la société, qui déchaînaient sans raison précise une tempête d'applaudissements ou de protestations.

Somme toute, atmosphère agréable et charmant laisser-aller. L'intelligence ne

s'accrochait pas toujours à la parole du maître, ni même l'oreille. Certes, il y avait les élèves studieux; mais une partie de la classe musait ou se distrayait. « Les cours de droit? Epatant ! me confiait un ami : j'y ai lu tout Alexandre Dumas. »

Evidemment, on ne coupait pas aux examens ; il y fallait serrer le grain. Mais les aspirants avocats ont déjà la grâce d'état; et ils devenaient assez vite habiles dans l'art de se tirer d'affaire. Pas toujours, car les professeurs veillaient.

J'ai rêvé, en ce temps, d'écrire un code de l'examen; je m'en suis même ouvert à quelques camarades. Comme dans l'armée française, il y aurait eu des commandements à côté: « Divise par deux. — Ne fais pas aujourd'hui ce que tu pourras faire faire par un autre demain. » De même, quelques conseils, sous forme ou non de brocards, pouvaient, me semblait-il, guider les candidats: « Il faut avoir tout lu. — Ne quittez pas un camarade qui vient de subir l'oral que vous ne l'ayez vidé de sa substance. — Il y

a des questions auxquelles les maîtres seraient embarrassés de répondre. — Etudiez votre professeur autant que l'examen. »

C'est sans doute en exploitant de tels principes que je courus une extraordinaire aventure. Après l'examen de licence, mon nom n'apparut pas sur la liste des candidats reçus, et l'appariteur m'avertit que le Conseil désirait me voir après le dîner. Qu'avais-je fait, mon Dieu ! Je me croyais recalé, pour sûr.

Le doyen, devant ses collègues complices, me fit passer le *quatrième degré* : « Vous avez réussi vos examens ; ils vous vaudraient même le titre de licencié avec grande distinction. Et vous êtes le seul ! Mais vous avez vraiment manqué trop de leçons. Que faire ? D'après le règlement vous n'avez droit qu'au baccalauréat. Enfin, nous vous offrons le simple titre de licencié. »

Je refusai. « Je prise trop les distinctions de la Faculté de droit pour y renoncer de la sorte. Je me mettrai en règle : je reviendrai suivre les cours manqués. » Puis, avec timidité : « Vous pourriez peut-être publier la liste comme elle aurait dû être. » On y

consentit, et je fus *gazetté*, mais on suspendit ma licence et je reçus un diplôme de bachelier en attendant que j'eusse satisfait aux conditions que j'avais moi-même proposées. Je suivis quelques leçons.

Nommé, plus tard, professeur à la Faculté, je fis valoir que des leçons données valaient bien des leçons entendues et qu'un diplôme de licencié, surtout avec grande distinction, me serait utile pour mes inscriptions à Paris. Le temps avait fait son œuvre et j'obtins satisfaction. Voilà comment j'ai quelque part, dans un tube rebondi, deux diplômes au lieu d'un.

*

* *

Le blâme le plus cinglant que je reçus de mes professeurs fut de me disperser dans des choses à côté, surtout de « faire de la littérature ». Cela voulait tout dire. J'avais beau assurer que je n'avais jamais écrit de roman, pas même de conte ou de nouvelle, rien n'y faisait. Ce n'était pas assez : il aurait fallu se confiner strictement au droit. J'avoue

sans peine que je faisais de la littérature si l'on entend par là l'intérêt très vif que je portais aux idées plus qu'aux jeux de l'imagination.

Nous suivions les cours de Littérature française qui se donnaient à l'Université depuis le passage chez nous de Ferdinand Brunetière et, plus tard, de René Doumic, qui nous avait parlé, dans un silence religieux où tombait sa voix grêle, de l'*Evolution de la poésie lyrique en France au XIX^e siècle* : cinq leçons qui, des romantiques, nous avaient conduits aux décadents — devenus depuis de grands poètes.

Nous devions ces cours, confiés à des professeurs de France, à la générosité de Saint-Sulpice. Ils réunissaient des auditoires friands et critiques. Les étudiants, aussi préoccupés de la salle que du conférencier, prenaient place dans la galerie circulaire d'où les mots et les rires fusaient.

Les cours fermés donnaient lieu à des rédactions. Je tentai un ou deux essais sans m'attirer autre chose qu'un vague encouragement et ce conseil que je ne compris pas

alors: « Efforcez-vous de plier votre style à la nervosité. »

*

*

*

Nous faisons aussi du théâtre, ce qui suscitait le même scandale que nos goûts littéraires. Ce n'était pourtant pas un crime: il valait autant discuter des choses de la scène et nous réunir pour monter une pièce que courir les rues ou d'autres endroits moins recommandables.

Le théâtre ajoutait à notre culture et nous était utile. J'aurai l'occasion d'y revenir. Il nous familiarisait avec le public dont nous apercevions les points de résistance ou d'abandon. Il nous enseignait la puissance du geste, de l'attitude, du mot.

Au surplus, nous avions pris l'habitude des représentations théâtrales au collège. Même en grec: les hommes de ma génération n'ont pas oublié *Antigone*, et je ne rencontre jamais le vénérable Sulpicien qui tenait le rôle-titre sans me rappeler la figure qu'il faisait sous la perruque, la manière dont il

portait le péplum. Le soir de la Sainte-Cécile, le jour de la fête du directeur, en d'autres occasions, nous jouions des comédies ou des drames de valeur inégale: *Pour la Couronne*, *L'enfant prodigue*.

Au Gesu, à titre d'ancien élève manqué, on me confia le rôle de Sévère dans un Polyeucte assez amusant si le personnage de Pauline était tenu par un jeune homme. Au *Cercle Ville-Marie*, au *Monument national*, au *His Majesty's* même, nous donnions des levers de rideau. Nous courions aussi la campagne prochaine: Chambly, où nous comptions de fidèles amis, Saint-Jérôme et d'autres centres. Toujours pour le plaisir, bien entendu, ou pour la charité et sans rémunération jamais. Nous nous amusions de jouer aux nomades, heureux de certaines oasis et, souvent, émus de contribuer aux bonnes œuvres.

Nous étions aussi spectateurs et nous suivions avec avidité les saisons théâtrales qui se succédaient assez heureusement. Nous allions à l'*Eldorado*, où l'opérette et la lourde

farce nous égayaient, au *National* et aux *Nouveautés* où l'on donnait du drame et de la comédie.

La saison des *Nouveautés* nous retenait surtout. Elle était, chaque année, largement annoncée. Nous guettions l'arrivée des artistes, aussi préoccupés qu'eux-mêmes de leur emploi : qui serait grand premier rôle ou jeune première, qui grand premier comique ou utilité ? Nous protestions entre nous si, au cours de la saison, la direction, par nécessité, intervertissait les rôles ou les emplois et exigeait d'une grande vedette qu'elle jouât les utilités. J'ai su depuis qu'il en était ainsi dans la province française.

Nous connaissions les artistes, du moins quelques-uns, qui furent pour nous d'excellents amis. Ils nous conseillaient pour nos entreprises d'amateurs, nous apprenaient la mise en scène, la tenue et le geste, qui sont, en vue d'un plus large domaine, des disciplines précieuses.

Surtout, nous nous sommes pénétrés du théâtre du XIX^e siècle et du théâtre contemporain, à défaut des classiques qui, n'at-

tirant guère le public, étaient peu joués. Les pièces les plus importantes du répertoire français depuis le romantisme — celles de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas, d'Emile Augier, de Becque, de Paul Bourget, de Brieux — ont passé sous nos yeux durant des soirs d'hiver enchantés. J'y prenais un plaisir d'esprit et j'y cherchais la source et l'orient de certaines idées. Bref, c'était apprendre, et de façon très agréable.

*

*

*

Etudiant, je m'évadais de Montréal, aussitôt que je le pouvais, vers une campagne, celle qui s'offrait. Je garde surtout le souvenir de Saint-Hubert et de Saint-Hyacinthe.

A Saint-Hubert, je descendais au presbytère où j'étais, avec un ami, l'hôte du curé Baillargé. C'était un homme très aimable à ses heures, et d'une forte personnalité. Il avait enseigné l'économie politique au Séminaire de Joliette et publié un *Traité élémentaire* auquel j'ai eu souvent recours. En face du presbytère habitait le docteur Quin-

tal qui nous recevait en souriant et avec qui nous tenions, le soir, assis sur la galerie, de longues conversations. Quelques courses à travers la campagne. Et c'était tout.

Vus de loin, ces jeux paraissent assez ternes. Pas même une rivière où se baigner. Pas d'automobile, naturellement. Mais nous goûtions la joie de vivre loin de la ville.

Plus tard, j'allai à Saint-Hyacinthe y retrouver ma fiancée. Nous étions accueillis par les plus charmantes familles: les La Mothe, les Saint-Jacques, les Morin, les Guimont. Quelles délicieuses fins de semaine j'ai passées là ! J'évoque avec ravissement nos promenades sur la Yamaska, à l'ombre des grands arbres. Je suis retourné souvent vers ce pays enchanteur, appelé par des missions: jamais je n'ai revu la rivière, les bois, les cottages, la ville même, sans ressentir une vive émotion à retrouver, flottant sur les choses, les joies simples de ma jeunesse.

FLIRT AVEC THEMIS

L'étudiant en droit tâchait de trouver une étude où faire sa *cléricature*. Il y avait les grands bureaux où le clerc était rémunéré, parfois avec largesse, et les bureaux de moindre importance où le futur avocat ne touchait rien, ou presque. Mais il apprenait, du moins en principe, la procédure.

Le premier clerc — l'ancien — initiait le nouveau venu, lui transmettait les habitudes et les traditions de l'étude, le conduisait au Palais de Justice pour lui montrer comment accorder un coup d'œil aux plumitifs, compulser les dossiers, produire les pièces en les jetant dans des ouvertures pratiquées sous les comptoirs, lier connaissance avec les fonctionnaires et les amadouer, acheter des timbres judiciaires, distribuer quelques signatures.

L'étudiant fréquentait aussi le prétoire. Il

allait entendre plaider le patron et d'autres avocats que la curiosité lui faisait rechercher ou que le hasard lui présentait dans les chambres solennelles, parfois froides, parfois chaudes de monde, toujours nues et sévères où la justice accomplissait sans lassitude apparente sa tâche suzeraine. Curieux, on le pense bien, de ces joutes judiciaires, il appréciait le côté métier, les attitudes, l'éloquence, les arguments, la psychologie des maîtres.

La Cour d'assises, les jours de grandes vedettes, faisait salle comble : les étudiants s'y installaient dès la première audience, suivaient l'interrogatoire des témoins et de l'accusé, s'essayaient à prévoir et à peser les réactions de l'avocat général, les jeux de la défense, le résumé de la preuve et la charge du juge.

Le moment du verdict nous pressait autour du tribunal, surtout lorsqu'il s'agissait d'une condamnation à la peine capitale. Le juge, revêtu des signes de l'autorité, couvert du tricorne, prononçait en présence du shérif : « Je vous condamne à être pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive. »

C'était le frisson professionnel. Que de figures sont gravées en moi de ce poignant spectacle. Les acquittements nous faisaient rêver d'avenir lourd de succès: au lieu de la soutane blanche de Saint-Dominique, dont une minute j'avais subi l'éblouissement, la toge piquée du rabat !

*

*

*

C'est auprès de l'honorable Lomer Gouin que mon beau-frère, Arthur Lamarche, m'avait conduit. « N'oublie pas, m'avait-il rappelé, que c'est un ministre. » J'étais impressionné, mais plein d'espoir. M. Gouin m'accueillit avec bonté et m'admit comme second clerc. Je me mis au travail, tout de suite intéressé.

Le bureau était vivant. Il abritait les initiatives les plus variées. On y faisait du droit, évidemment, et de la politique. Les deux grands patrons, l'honorable Lomer Gouin et M. Rodolphe Lemieux, étaient au premier rang du monde juridique et parlementaire. Leur associé, M. Evariste Brassard, un des plus ardents travailleurs que j'aie

connus, les secondait admirablement. Dans les bureaux prenaient place Honoré Mercier, un homme exquis, et Olivar Asselin, secrétaire de M. Gouin, bouillonnant d'idées.

Je me grisais de cette atmosphère, sans bien me rendre compte de ses complexités. De mon coin, — j'occupais un pupitre dans la salle d'attente — je regardais passer les hommes que l'amitié, l'intérêt ou les mille embarras de la vie conduisaient auprès de mes patrons. Des discussions bourdonnaient autour de moi, dont je ne distinguais pas toujours la nature. Je sentais s'agiter des mouvements qui m'étaient étrangers, car j'étais quantité négligeable, mais dont le caractère, imprécis pour moi, me retenait comme une promesse.

Ai-je vu naître, à cette époque, le mouvement nationaliste ? Il me semble que j'aperçois par-dessus l'épaule d'Olivar Asselin, écrit de sa main nerveuse, un programme qui devait être repris plus tard.

Je quittai l'étude avec regret pour mettre la dernière main à mes examens de licence

en droit et d'admission au Barreau. J'emportais de ce séjour rue Notre-Dame un réconfortant souvenir. Toujours, l'accueil m'y avait été aimable malgré mes manques et mes absences.

L'honorable M. Gouin se montrait, à mon endroit, d'une grande condescendance. J'eusse aimé lui être utile à quelque chose, mais que pouvais-je faire sinon lui être attaché de mon obscure affection. Durant les heures vides du midi, il me parlait parfois, ayant pris place à côté de ma table de travail. Il m'interrogeait sur mes goûts : « Aimez-vous le droit ? » me demandait-il. J'acquiesçais d'un geste vague. « Que désireriez-vous de mieux ? Le droit est une belle carrière, et rémunératrice. C'est une carrière libre aussi. Il suffit de quelques bonnes causes pour assurer sa vie. » Je l'écoutais, à moitié convaincu. Déjà, je voyais passer des galères vers des pays lointains.

*

*

*

Selon la coutume, l'examen d'admission au Barreau eut lieu en juin, à Québec. Il fai-

sait une chaleur d'enfer. Nous étions réunis, toutes fenêtres ouvertes, dans une salle du Palais de Justice. Les examinateurs tournaient autour de nous qui les suivions du coin de l'œil. L'un d'eux sauta sur une pauvre montre d'un dollar que j'avais placée devant moi; le cadran était couvert des signatures de mes amis et cela faisait un ensemble bizarre qui paraissait un aide-mémoire cabalistique. L'homme considéra longuement cet objet hétéroclite, et me le rendit. Futurs gardiens de la loi, nous riions sous cape de ce tour, le dernier sans doute, joué à l'autorité.

J'avais — nous avions tous — la frousse de rester sur le carreau. Pour préparer les voies, je téléphonai à ma fiancée que le droit criminel me paraissait faiblard et le droit civil embarrassant. Elle comprit, et n'en crut rien. Admis à l'oral, nous étions sûrs de notre affaire: c'est de règle. Quelques questions bizarres ou usuelles qui viennent à des examinateurs en fin de séance. Et puis, le serment sur les saints Evangiles. J'étais avocat. Et j'étais assommé. Je partis pour Morigeau, revoir mes vieux parents. A chaque tour de

roue, il me semblait m'éveiller d'un rêve et je murmurais, comme le héros d'un conte d'Alphonse Daudet, une chose, toujours la même : « Je suis avocat, je suis avocat ». Qui a passé par cette épreuve me comprendra.

*

* *

Toujours moitié bon, moitié mauvais, je ne pus exercer ma profession avant quelques mois, ayant négligé « sans raison valable », ainsi que je disais déjà, de faire enregistrer mon *brevet de cléricature*. Je présentai une requête au Barreau qui voulut bien lever l'interdit. Et j'ouvris une étude toute neuve, en société avec mon vieux camarade et fidèle ami, Arthur Vallée.

C'était aux environs du Palais de Justice, dans les immeubles anciens qui faisaient le coin de la rue Saint-Gabriel et de la rue Notre-Dame. Un bureau modeste, mais suffisant pour nous, on le pense bien. Nous avions pour voisin Arthur Beauchesne qui, vers quatre heures, entonnait tout à coup un formidable *per omnia saecula saeculorum*, et le

notaire parfait, Camille Paquette. Plus loin, au fond du corridor, la raison légale Beaudin, Saint-Germain et Loranger, où nous étions sûrs de trouver secours en cas de détresse dans les premiers exercices de notre profession.

A la vérité, nous n'avions pas beaucoup de causes ; mais nous en avions. Nous touchions quelques honoraires, et nous avions décidé — ce que nous ne fîmes pas — d'encadrer notre second dollar. Pourquoi le second ? Parce que, disions-nous en riant, nous déclarerons que nous avons bu le premier. Immense blague, car ni mon associé ni moi ne touchions un verre d'alcool. Non par mérite, mais par une répulsion dont je bénissais le ciel.

Je plaidai tant bien que mal quelques causes. J'avais la crainte du prétoire et j'interrogeais les témoins en tremblant. Au fond, je ne m'y fis jamais. J'aimais conseiller le client, me porter vers lui de ma jeune autorité ; malheureusement, comme mon père et bien d'autres, je ne savais pas réclamer des honoraires, malgré toute ma bonne volonté.

ORIENTATIONS

Mais le démon me tenait toujours, celui de la parole et de l'écriture. L'enseignement m'avait tenté dès le Séminaire de philosophie où je jouais parfois les répétiteurs en usant d'un latin inimaginable: *Atqui caressime condiscipule*. L'honorable Honoré Gervais, à qui je dois tant, qui m'avait traité en enfant gâté tout le temps de mon séjour à l'Université et surtout au moment de l'examen final, et le juge Eugène Lafontaine, pour qui j'avais une grande affection, devaient me prêter leur appui.

*

*

*

Ayant gardé de ma rhétorique le goût de l'éloquence, j'avais la faiblesse de m'y livrer dans les occasions que m'offrait ma vie d'étudiant et de jeune avocat. J'ai porté, sous

des aspects différents, bien des santés aux dames. C'était, à cette époque, la clôture obligée de tout dîner officiel. Faute de mieux, je fignolais ces dangereuses pièces d'un soir dont je ne voulais tout de même pas me faire une spécialité. J'en ai gardé quelques-unes qui furent imprimées. Elles portent bien la marque d'un esprit nourri de littérature et de droit. Elle font le tour de la femme, qu'elles blaguent avec gentillesse et respect. Surtout, elles sont bourrées de citations comme c'était mon travers, et celui de tant de jeunes gens. On apprend plus tard, et difficilement, à exprimer sa propre pensée.

*

*

*

J'ai aussi tourné « la meule du journalisme ». J'y cherchais le secret de l'expression rapide et une allure combative, sans trouver ni l'un ni l'autre. J'y prenais aussi un plaisir d'ordre littéraire.

J'avais envoyé quelques notes aux journaux sur des sujets anodins quand le hasard me confia, non pas la direction mais, si je puis

dire, la disposition d'un hebdomadaire. Ai-je jamais su à qui il appartenait ? J'ai gardé l'impression d'y avoir tenu, à certains moments, tous les emplois, rédigeant des articles de tête, des aperçus d'ordre économique et des chroniques sur n'importe quoi. Il m'est même arrivé, une fois ou deux, de remplir à moi seul tout le journal ou presque.

Je touchais une mince rémunération : quelques dollars chaque semaine, trois si je me rappelle bien. Un jour, je reçus d'un annonceur un panama de seconde zone dont je n'étais pas médiocrement fier.

Je m'amusais ferme à remuer ce journal-joujou, à tirer les ficelles de cette mécanique. Sans malice, je prenais plaisir à lutter contre des adversaires, d'ailleurs estimés, jugeant les hommes et les événements avec un imperturbable aplomb, dressant contre les moulins des bras enfantins. Chez les voisins d'en face, on nous traitait de « feuille de chou » ; nous rétorquions en réclamant de la dignité. C'était tordant. Nous défendions les idées et les initiatives du parti et la tunique de nos chefs, blanche de soupçons. Ce qu'ils pré-

conisaient était excellent par définition, ce qu'ils condamnaient, ridicule ou méprisable.

J'apportais à ce jeu anonyme l'ardeur, presque la conviction d'un néophyte. Je mêlais des souvenirs littéraires à cette prose politique, pour varier le ton et retenir le lecteur moins partisan. Je me faisais chroniqueur, même chroniqueuse, car nous avions un *Courrier* comme c'était déjà de mode, — *Courrier de Jeanne* ou de *Paulette*, de *Panine* peut-être, je ne sais plus — auquel je répondais avec les précautions ordinaires et par mille facéties sur l'usage d'un parfum ou le décorum des visites aux jeunes filles.

Pour emplir les colonnes, je découpais les textes que j'avais consacrés à des problèmes plus élevés et je les servais par morceaux. Cela donnait du jeu et occupait les espaces. Nous nous intéressions aussi au mouvement des lettres. Je crois même retrouver, dans un article, le prix David avant le fait. En tout cas, nous nous faisions la main, les mains plutôt, à des tâches variées, même si elles étaient imprécises ou naïves.

Je dois peut-être à cette fantaisie hebdo-

madaire plus que je n'ai jamais su. Deux articles devaient attirer sur moi l'attention, peut-être l'inquiétude des chefs, deux innocents pastiches que j'avais signés d'un pseudonyme qui évoquait un nom considérable. Je m'étais amusé à attraper l'allure et la forme de mon modèle et j'avais donné à cette prose d'emprunt un tour suffisamment véridique pour qu'on se trompât sur son origine. Je jetais une pierre dans la mare aux grenouilles. Mes deux articles éveillèrent des querelles. Quand j'avouai en être l'auteur on fut fort étonné. On les avait attribués à un homme politique très en évidence. Qu'y ai-je gagné au juste ? Je ne sais pas. Peu après, l'hebdomadaire cessait de paraître et des préoccupations plus graves m'emportaient.

*

* *

Je cultivais ce genre hybride auquel j'allais m'attacher, hélas ! la conférence. Tout jeune avocat, je débutai au *Cercle Ville-Marie* où je parlai d'Edmond Rostand. Je racontai sa naissance, sa libre enfance, ses premiers

vers et ceux de Rosemonde Gérard; puis, ses approches du théâtre et l'éclatant succès de *Cyrano*. Rien d'original, mais une vie que j'avais allégée de mon mieux. Etude livresque, évidemment, emplie de détails et d'exactitude. Je me rendis compte plus tard que l'on pouvait juger Rostand différemment; mais je suis resté fidèle à *Cyrano* qui nous éblouissait alors que nous le lisions sous cape en philosophie.

Ma mère voulut bien venir m'entendre et juger ma première tentative. Elle fut charmante, à son habitude, mais elle me dit doucement: « Comme ton style est contracté et ta pensée enfermée dans une gangue. Ton père était plus ouvert, il débordait d'images et sa prose courait toute seule le long de sa plume vive. » C'était juste le contraire de ce que m'avait reproché naguère mon professeur de littérature. J'ai essayé de profiter de ces deux leçons; mais, pour se refaire, à qui s'adresser dans les redoutables solitudes de ce pays ?

*

*

*

Je crois que ces travaux me faisaient tort dans l'esprit de ceux qui, dès l'Université, s'étaient intéressés à moi. C'était toujours de la littérature que j'offrais, des crèmes plutôt que le brouet bourgeois. Pourquoi ne pas tourner mes préoccupations, sinon mes préférences, vers des sillons de terre moins légère ?

A la suite de ce conseil, j'orientai mes études vers les problèmes économiques et leurs conséquences sociales. Je me sentais d'ailleurs attiré de ce côté par le souvenir de mon père qui s'y était livré. Dans un recueil d'articles qu'il avait constitué, et que malheureusement je ne retrouve plus, figurait le texte d'une conférence sur l'économie politique prononcée au *Monument national*, si j'ai bonne mémoire, par un Français, M. Savary. Je l'avais lu avec avidité, car les sources sur ce sujet dédaigné n'abondaient pas.

Après quelques mois de recherches et de travail, je prononçai deux conférences : l'une sur *La Question sociale et les Ecoles sociales*, l'autre sur *L'Economie politique*. Puis une

troisième, un peu plus tard, sur *Le Féminisme* vers lequel m'avaient sans doute dirigé mes propos aux dames lors des banquets passés et encore si proches.

Je traitais ces sujets de façon livresque, moitié en économiste — si l'on peut dire ! — et moitié en littérateur. Les allusions littéraires, les citations, voisinaient avec les affirmations d'une doctrine prudente.

Ce mode d'expression, je le constatai plus tard, se rapprochait assez du modèle français que mes lectures m'avaient suggéré, fût-ce inconsciemment. N'était-ce pas la seule manière — cette forme assouplie par un souci littéraire — de gagner le public à un genre rébarbatif et que Taine avait déclaré plus ennuyeux que les autres ? Ce qui me console dans cette pauvreté relative, c'est d'y retrouver une préoccupation nationale qui ne m'a jamais quitté.

Les textes de ces conférences, publiées dans *Le Semeur* et *La Revue Canadienne*, me tinrent lieu de thèse et, en quelque sorte, me conduisirent au professorat, objet de mes rêves.

Je réalisai mon ambition plus tôt que je ne pensais. La Faculté de droit, à l'instar des facultés de France, avait fondé un cours d'Economie politique. Lorsqu'il s'agit de désigner un titulaire, on pensa à moi et on fit valoir les quelques conférences que j'avais données sur des sujets d'ordre économique et social. Mon nom fut agréé, grâce à de précieux appuis.

C'était un essai. J'étais professeur sans l'être tout à fait. La note que l'on passa dans les journaux était prudente: j'étais chargé de cours, mais pas *ipso facto* professeur. Comment dit-on? *Ad probationem!* Le juge Mathieu, en annonçant la nouvelle, invita le public à la première leçon. — « Et les dames? » lui avait-on demandé. — « Elles seront tolérées. » Inutile de dire qu'il n'en vint pas.

L'inauguration eut lieu le 18 janvier 1907. Je fus « intronisé », disaient drôlement les journaux de l'époque, par Monsieur le juge Lafontaine, parrain du cours, et en présence de quelques notabilités et de nombreux amis venus encourager mon audacieuse tentative.

Les premières leçons marchèrent assez bien parce que j'utilisai les travaux que j'avais faits en vue de mes conférences antérieures; mais ce fut bientôt le gouffre, où je devais chaque jour jeter une question nouvelle. Rien ne parut, heureusement; mais je me rendais compte de mes insuffisances.

On me les fit toucher du doigt, d'ailleurs, car on ne voudrait pas que dans notre pays un succès, même relatif, fût pardonné, pour reprendre le mot de mon maître de rhétorique.

Dans un article du *Canadien*, Gaston Duval — était-ce un pseudonyme ? — m'asséna un coup droit. Il félicitait l'Université Laval de la « quasi-crétation » d'un cours d'Economie politique, si nécessaire dans notre pays riche en ressources naturelles. Puis il ajoutait : « Je ne connais pas le nouveau titulaire, mais eût-il tous les talents du monde qu'il ne réussirait pas, sans des études profondes, à faire un cours d'économie politique qui exige de l'expérience et de nombreuses recherches. En France, cette nomination ferait sourire. Il faut croire qu'ici on est moins

exigeant ». Et pour conclure : « Le résultat de cette grave erreur, c'est que ce cours manquant dès en son début (*sic*) d'une interprétation (?) imposante par un savoir et une expérience qui doivent être à la base de toute chaire, ne sera ni plus ni moins qu'une lecture que la grande majorité de ceux qui veulent connaître les principes de cette science préféreront faire à tête reposée dans leur cabinet de travail. Et qui pourra les en blâmer ? »

Ce monsieur — vit-il encore ? — n'a jamais su l'immense service qu'il m'a rendu. Il avait tellement raison. A vrai dire, il aurait pu être positif : réclamer, par exemple, un séjour en Europe en vue d'une préparation sérieuse ; mais sa prose aurait perdu sa raison d'être. J'en parlai à un Sulpicien ami qui me conseilla d'aller étudier à l'étranger. Je ne demandais pas mieux.

Je m'adressai à mon ancien patron, l'honorable M. Gouin, qui me convoqua à l'Hôtel Viger, un matin d'hiver. Il reprit la conversation interrompue depuis le bureau,

approuva mon projet et me demanda de consulter un *retour d'Europe* sur le coût de la vie en France.

Le docteur Bruneau, à peine arrivé de Paris, me guida : la vie avait augmenté depuis l'Exposition de 1900 ; il fallait compter un cinquième de plus si l'on voulait subsister. Je faisais des calculs, mais j'eusse accepté n'importe quoi pour partir d'abord. Je fis part de mon enquête à M. Gouin. Il me proposa une somme et me recommanda d'y aller « avec économie ». Comment aurais-je dit le contraire ? J'étais au comble de mes rêves.

C'était la Corporation de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales, récemment constituée, qui m'envoyait en Europe pour deux ans, le temps que prendrait la construction de l'immeuble de l'avenue Viger. J'avais l'espoir, sinon la promesse, d'occuper à mon retour la chaire d'Economie politique dans cette institution. C'était une chance inespérée.

Je la devais, pour une large part, à un homme de qui j'ai gardé un souvenir profond : Honoré Gervais. Si loin que je

remonte dans notre vie universitaire, je le trouve à nos côtés, mêlé à nos initiatives, attentif à notre formation, toujours prêt à nous aider de ses conseils et de son appui.

Parmi nos maîtres, c'est un de ceux vers qui nous allions d'instinct chaque fois que nous sentions quelque part une menace ou un embarras. Il avait l'esprit ouvert et le cœur sur la main. Au moment des examens, il se rapprochait de nous et, le sachant membre du jury, nous étions confiants. Il avait l'art de questionner, de faire valoir ses élèves, de les porter en quelque sorte. A l'examen oral surtout : si le candidat était solide, la communion qui s'établissait entre le maître et lui faisait des miracles. C'était comme un rebondissement de la balle sur la raquette, dans une atmosphère brève mais intense.

M. Gervais s'était fait l'apôtre de l'enseignement professionnel ou spécialisé. Il comprenait la nécessité d'orienter les études vers les carrières négligées jusque-là. Son grand mérite fut de mettre son énergie à développer les écoles existantes et à en susciter de nouvelles.

Quand on examine, à la suite de Léon Gérin, par exemple, ou d'Errol Bouchette, le point qu'avait atteint notre évolution économique, on conclut avec eux qu'il fallait doter la population d'écoles techniques ou professionnelles pour lui permettre d'assurer sa participation plus active à la production. M. Gervais se donna à cette tâche : Ecole d'architecture, Ecoles techniques, Ecole polytechnique, Ecole des Hautes Etudes commerciales, son action se portait partout.

C'est à l'Ecole des Hautes Etudes que je le retrouvai. Il faisait partie du Conseil d'administration, avec Isaïe Préfontaine et Honoré Mercier. Il avait appuyé ma candidature et obtenu ma désignation comme boursier à Paris.

*

* *

Je suis arrivé en France en 1907, sur un bateau qui avait été le roi de l'océan et que l'on réservait aux petites bourses depuis que les palaces flottants l'avaient détrôné, le *Parisian*. Terré à Montréal, au bout du grand

fleuve, je n'avais jamais vu la mer et j'en suivais les mouvements avec avidité, émerveillé de ce qu'elle m'offrait d'inattendu et de dangereux. Au Havre, par le hublot — nous étions arrivés de nuit — j'aperçus un gabelou qui traînait son sabre et se frisait la moustache : premier citoyen, représentant de l'autorité dans un pays libre et indépendant, étrange révélation à mon âme coloniale.

J'arpentai les rues du Havre avec une ardente curiosité. La vie y coulait, si nouvelle pour moi ; elle se plaisait même à m'accueillir par toutes les manifestations qu'elle réserve à la matinée : je croisai un enterrement, je vis défiler le joyeux cortège d'un mariage. J'entrais en contact avec la France, aussitôt adapté et ravi.

Je pris mon premier déjeuner dans un tout petit restaurant, peut-être une crèmerie : du café à la saveur plus amère et des croissants dont le goût ne m'a plus quitté. Il faisait soleil. Nous étions près du port. La rue s'éveillait. Les marchands ambulants, comme au premier acte de *Louise*, lançaient leurs produits à tous les échos : « *A l'anguille*

de Seine, à l'anguille ! » « J'ai d'la carpe encore vivante ! » « V'la l'maquereau frais, v'la l'maquereau ! » Tout cela me ravissait. Je commençais de vivre le grand rêve de ma vie.

Le train nous attendait, un jouet d'enfant au cri suraigu et bref. Il traversa la Normandie grasse. Quelle nouveauté, ce pays humanisé. Rien de la sauvagerie immense — et si belle, dans l'ensemble — que je venais de quitter ; mais une terre soignée jusque dans ses recoins, couvée.

PARIS

Paris ! Je le traverse pour gagner l'hôtel et je reconnais ses rues, ses boulevards dont je n'avais suivi le tracé que sur des plans, ses monuments que je n'avais jamais vus, sauf sur des illustrations.

Le premier soir, je risque une timide sortie qui me conduit vers les lumières de la place Saint-Germain-des-Prés et la terrasse du Café des *Deux Magots*, déjà cher aux Canadiens. J'en aperçois trois ou quatre qui sirotent quelque chose, et je m'arrête devant eux, sans dire un mot. C'étaient des amis de Montréal. Comme ils ignoraient mon arrivée en France, et même mon départ du pays, ce furent des exclamations. Tout de suite on m'interroge, on me conseille, on me blague. J'entre ainsi à Paris par le Canada.

Dès l'hôtel, nous nous heurtons à des habitudes qui nous étonnent. Nous cherchons

en vain le savon; le manque d'eau courante, fréquent encore à cette époque dans Paris, nous impose ses servitudes; nous hésitons un peu à nous blottir sous la masse effrayante des édredons. Des riens, on le voit, des choses idiotes, mais qui déroutent et provoquent en nous d'amusantes réactions.

Il y a la langue aussi, et l'accent. On nous comprend fort bien, les mots que nous employons sont tous des mots français, mais ils ne sont pas toujours justes dans le temps — je veux dire qu'ils sont parfois un peu vieillis ou déviés; — et lorsque nous demandons des *broquettes*, par exemple, ou que nous parlons de la nécessité de *peinturer*, nos interlocuteurs ouvrent des yeux qui nous forcent à trouver au plus vite le synonyme qui convient.

Nous voilà plongés dans un milieu exclusivement français; nous sommes en France et non plus loin de France, nous vivons la vie que nous avons connue à travers les livres, nous lisons la revue et le journal le jour où ils paraissent et non plus vieux de dix ou quinze jours; tout cela est grisant et fort

beau, mais tout cela nous oblige aussi à un effort pour ne pas paraître trop étrangers et nous assimiler le plus vite possible au monde nouveau.

*

*

*

Nous songeons d'abord à quitter l'hôtel où nous sommes descendus et à nous installer, puisque nous avons devant nous plus d'une année de séjour en France, deux au moins, peut-être trois.

Nous nous mettons donc à la recherche d'un appartement, aidés par les camarades qui battent avec nous le pavé. Cela prête à de joyeuses poursuites et à d'interminables calculs sur la valeur comparée du franc et de notre monnaie. Deux mille cinq cents francs, cela fait combien de dollars, pensons-nous en montant les étages. Il s'agit du franc solide, celui d'avant-guerre — cinq francs quinze pour un dollar. Il nous arrivait de renoncer pour avoir constaté, au cours de l'ascension, que vraiment c'était trop cher. Les escaliers, eux, ne comptaient pas et nos vingt ans eussent volontiers logé sous les toits.

Ce fut tout le contraire que la chance nous réserva : un rez-de-chaussée, dans l'immeuble que venait de quitter le docteur Bruneau, 16 rue Cassette, où nous accueillit le même concierge, un homme tout rond, condescendant, et habitué aux coutumes canadiennes. Nous craignons bien un peu l'humidité, mais nous étions tout de suite rendus : la porte à gauche, et nous disposions d'un petit royaume assez agréable composé de trois pièces et d'une cuisinette, que nous avons meublées modestement, mais de neuf, en pitchpin.

Nous avons ajouté aux meubles quelques fauteuils et une salamandre, car le foyer dont était pourvue chaque pièce et où nous faisons couvrir des *œufs rougis*, n'était guère suffisant. Quand il faisait trop froid, nous nous chauffions un peu par devant, puis un peu par derrière. Malgré la salamandre, nous rêvions de retrouver le chauffage central.

Nous choisissons nos fournisseurs, ce qui est important. On ne fait guère de provisions, faute de glacière. On achète trois œufs, un quart de livre de gruyère ou de beurre, et deux petits pots de crème. On s'y fait, et

c'est délicieux. Du point de vue économique, le nombre des marchands, et qui subsistent et prospèrent malgré les grands magasins, est étonnant.

Chacun a son boucher, son boulanger, son pâtissier, son crémier. On se rencontre dans leur boutique, on y bavarde sous l'œil vif, parfois joli, de la caissière. « Bonjour, Messieurs Dames ». Dans la matinée fraîche, dans l'odeur qui lève de la chaussée humectée, cela fait une habitude heureuse, une distraction quotidienne.

Nous conviions à dîner, les jours d'abondance ou au moment de la Noël et du Jour de l'an que la nostalgie pénètre, fût-ce dans le pays le plus ravissant, les amis du quartier. Nous avons fait de joyeux *gueuletons*. Je me rappelle une dinde, que ma femme avait soignée, une dinde énorme, dont il nous resta une bonne partie et que nous avons réchauffée de plusieurs manières, sans oublier d'utiliser la carcasse et les abatis pour une soupe grasse.

Une de mes belles-sœurs du Canada, à qui ma femme avait raconté avec orgueil cet

exploit culinaire, s'en dit émerveillée et nous demanda ce que nous avions fait des plumes. Les plumes ? Nous les portions à notre chapeau : nous étions à Paris et nous avions vingt ans.

Nous avons vécu là, en étudiants, d'heureuses années, au son de la cloche du Couvent des Carmes dont j'entends encore les heures grêles. Tout à côté, l'*Hôtel Jeanne d'Arc* accueillait des Canadiens.

La rue Cassette était presque inconnue, même des cochers, ce qui n'est pas peu dire. Bordée d'immeubles silencieux et sévères, elle va de la rue de Rennes à la rue de Vaugirard, en ligne légèrement oblique. C'est là, m'a dit un jour Gaston Deschamps, que se promenaient au grand siècle Monsieur de Fénelon et Madame de Maintenon. Du moins ai-je le souvenir de ce propos, peut-être faux. Par un passage, nous atteignons tout de suite la rue Madame, plus cossue, plus sonore, où logeaient — au cinquième et sans ascenseur — d'aimables compatriotes, sous l'égide inoubliable de Monsieur et de Madame Lacroix.

*

*

*

Le lendemain de mon arrivée je m'étais engagé seul dans les rues, en suivant le plan que je portais dans ma tête. Pour éviter les ennuis auxquels craint d'être en butte l'étranger trop évident, je me donnais des allures de vieux Parisien — sans y arriver, bien entendu. Car il y avait mes souliers, que je ne pouvais pas supprimer, et dont les bouts carrés juraient parmi les chaussures françaises, outrageusement pointues. Un coup d'œil aux pieds classait l'homme.

Un Anglais me repéra de la sorte et m'interpella : « *Do you, by any chance, speak English ?* » Il cherchait la gare Saint-Lazare. J'offris de l'accompagner, de le guider, moi qui n'y étais jamais allé. J'eus bien, au coin du boulevard des Capucines, un moment d'hésitation, mais rien ne parut et, par la rue Scribe, je conduisis mon protégé à destination en y mettant la désinvolture d'un habitué.

Comment aborder une ville que l'on visite pour la première fois ? En étudier le plan, lire d'avance une description des sites intéressants, c'est se priver de bien des surprises, presque déflorer ses impressions. Il vaut mieux se livrer à la ville et la découvrir, fût-ce sans connaître le nom de ses quartiers ou de ses monuments. J'ai appris Paris, mais j'ai surpris Bruxelles. Entre ces procédés, je choisis définitivement le second. Rome, Londres, Prague, La Haye, Amsterdam, ainsi je vous ai connus. Mais, pour Paris, est-ce possible ? Qui ne le connaît tant soit peu d'avance, par l'art, par la littérature, par le rêve !

Je pénétrerai Paris à la suite de lentes flâneries le long de ses rues. Je m'y perdrai délicieusement. Je le ferai mien morceau par morceau, m'engageant sur un boulevard, sur un quai ou dans une rue pour atteindre une des richesses promises à ma promenade silencieuse.

Longue tâche, mais si agréable, si riche d'impressions. En la multipliant, j'arriverai à connaître tout Paris, ses magnifiques perspectives, ses églises dont la moindre fait figu-

re de cathédrale, ses rues et ses carrefours, ses toits hérissés de cheminées, ses immeubles droits et sobres, son fleuve bordé de palais, égayé en ce temps-là par les bateaux-mouches, strié de la souple vigueur des ponts, tout ce qui constitue le profil de la ville où, sous les âges confondus, s'ennoblit le sourire des choses. Je prendrai ainsi possession de Paris, de sa lumière et de ses ombres.

Je veux d'abord connaître le Quartier latin, dont j'ai tant rêvé. Je le parcours d'un trait avec avidité. Dieu sait si je le fouillerai puisque j'y vivrai des années !

Les rues de Paris me deviennent vite familières. Je les sillonne interminablement jusqu'à ce que je les connaisse et les aime, des artères somptueuses aux ruelles. Le contact de la population m'étonne sans me surprendre. Je participe à l'universelle nervosité et j'apprends, rabroué, à rendre la pareille.

Je fais des mises en place, après avoir choisi un poste d'observation. Je m'arrête, au milieu d'une course, dans une taverne ou un restaurant, pour me garder dans l'atmosphère

re, observer les gens, vivre une minute comme si j'étais des leurs, réfléchir sur les intérieurs ou les décors. J'écoute les bruits qui montent, les cris des camelots, l'appel des métiers, la plainte du mendiant, les mots des gamins, l'affairement bonhomme du peuple. Je note les images et les sons de cette vie nouvelle.

Aussi longtemps que je vivrai à Paris, je serai ce badaud qui consacre une bonne part du loisir que lui laissent ses études à flâner, à admirer, à observer la vie et les mœurs.

Je dégage ainsi quelques grands aspects de Paris.

*

* *

Paris m'apparaît d'abord comme une ville de perspectives.

Les plus belles, les plus impressionnantes, sont sans doute la montée vers l'Etoile par les Champs-Élysées, l'entrée glorieuse par l'avenue du Bois de Boulogne, dénommée aujourd'hui avenue Foch, et la double rangée des quais conduisant au delà de la Cité, que

domine l'éperon de Notre-Dame et que bordent de tendres immeubles Louis XIII. Certains jours bénis, le soleil descend derrière l'Arc de Triomphe d'où il embrase la ville d'une lumière d'or.

Perspective, la Seine qui traverse Paris d'une ample courbe. Elle est douce et tranquille, avant de subir la série des ponts aux titres sonores qui la brideront. J'ai passé sur ses bords, aux approches apaisées de la grande ville, des journées inoubliables, abandonné à la douceur de vivre et à la joie de glorieux matins. Impression que j'ai retrouvée chez nous le long de la rivière Chateauguay au moment où, bordée de quais de bois, environnée de douces prairies qu'aucune clôture n'alourdit, elle va rejoindre le Saint-Laurent. Dans Paris même, la Seine presse ses flots vers la mer, joyeuse ou farouche, noblement bordée de quais que limitent des palais anciens, et reflétant les boîtes posées sur les parapets où les bouquinistes étalent des livres morts.

Perspectives, les vastes espaces que limitent les Invalides, le Trocadéro, le Palais Bourbon, la Madeleine.

Perspectives, les boulevards qui sillonnent Paris. On les retrouve, rive droite, rive gauche, bientôt familiers pourvu qu'on s'y attarde. Ils provoquent et accompagnent la rêverie. Rien ne vaut l'enchantement d'une promenade le long de ces lieux variés. Animés par le commerce, ils offrent aux yeux mille choses qui varient selon les centres, de la splendeur des grands boulevards ou de la rue de la Paix jusqu'aux étranges bimbeloteries des quartiers lointains.

Les boulevards marquent Paris de lignes concentriques, le traversent de rayons que suivent ou croisent les longues rues qui montent vers la Butte ou rejoignent l'Observatoire. Chaque boulevard a son caractère que sa fréquentation rend familier. Les uns sont tristes ou mornes, les autres gais et bruyants. Les jours de fête, ils s'engorgent. La foule s'en empare et les promeneurs s'y coudoient. Vers minuit, ils s'éteignent et leur vie, comme un reflet de gaieté, se glisse à travers des rues sombres et douteuses jusqu'aux carrefours illuminés de Montmartre et de Montparnasse. Là s'agite jusqu'au matin ce Paris de la bo-

hème ou de l'étranger qui boit, chante, danse et s'étourdit dans la nuit.

J'avais eu autrefois en main un plan d'ensemble qui portait en miniature la silhouette des principaux édifices distribués dans l'enceinte que forment les boulevards extérieurs. Je le savais par cœur et, aujourd'hui encore, il se reflète dans mes yeux comme une constellation. Au cours de mes flâneries je repérais tantôt le Louvre, tantôt le Panthéon, l'Opéra, le Sacré-Cœur, le Palais du Luxembourg, l'Obélisque, le Palais de justice et la Sainte-Chapelle, l'Arc de triomphe du Carrousel ; la petite silhouette grandissait dans la réalité et devenait le monument cherché. Cela amoindrissait un peu mes impressions, mais non la joie d'apercevoir les merveilles dont longtemps j'avais rêvé et qui font de Paris une ville de monuments.

Ces monuments, pour la plupart, s'épanouissent à l'aise car Paris est une ville aérée. Pas le vieux Paris, évidemment, où les immeubles se pressent, où les rues étroites et tortueuses s'entremêlent, mais le Paris des jar-

dins, des parcs et des squares. Ces espaces sont heureusement disposés. Le long de la Seine d'abord, à laquelle on revient toujours : Bois de Boulogne, Champs-Élysées, Tuileries et jardins qui entourent les Palais ; et disséminés rive droite ou rive gauche : Buttes-Chaumont, Parc Monceau, Parc de Montsouris, Champ de Mars, Jardin de Cluny, Jardin des plantes. On les recherche, et l'on s'y attarde volontiers à l'ombre des arbres et le long d'allées accueillantes et souvent silencieuses.

Paris est aussi une ville religieuse. On a appelé Montréal « la ville aux cent clochers ». Comment donc appellerait-on Paris ? Tous les styles s'y rencontrent, du roman au gothique flamboyant, de la formule antique aux plans les plus modernes, pas toujours heureux, hardis parfois.

Quel plaisir de l'esprit, quel enrichissement de la connaissance procure une promenade à travers ces styles. Quelle leçon de pierre, depuis les imposantes lourdeurs des commencements jusqu'aux splendides épa-

nouissements des grands siècles ! Je ne savais rien, ou si peu, de ces architectures. J'avais vécu au milieu des pieuses tentatives d'un art encore à ses débuts.

Paris est débordant de vie. Tout y parle, tout y raconte quelque chose. La moindre rue a son charme. Partout, des profils admirables, des silhouettes harmonieuses. Partout, un détail qui retient ; ici une porte cochère, là une enseigne, une fontaine. Tout émeut : une vieille maison, la rue elle-même et les splendides reliques du passé.

Sur cet ensemble étonnant, enrichi par les siècles, chaque jour met un ton nouveau. Le soleil teinte le vieux Paris et le ciel gris estompe merveilleusement la décrépitude des choses anciennes. On s'en rend compte petit à petit, car Paris se révèle à la longue. Déroulant pour celui qui arrive, il captive celui qui sait y demeurer. On décèle vite des coins où l'on aime revenir admirer un spectacle, éprouver une sensation, évoquer un souvenir : voir disparaître le soleil derrière l'Arc de triomphe empourpré, vision dont on ne se

lasse pas ; passer le matin, vers onze heures, le long des quais et regarder surgir du brouillard le Dôme des Invalides ; longer les rues étroites du vieux Paris, se croire au moyen âge, plus loin encore, et s'imaginer que l'on va voir paraître sur la porte de sa rôtisserie, rue Saint-Jacques ou rue Quincampoix, quelque maître queux d'autrefois, culotte brune et béret jaune, parmi le décor infini des silhouettes officielles.

Je me revois, au moment où j'écris, flânant le long de l'Avenue de Tokio ou du Cours la Reine, par une splendide matinée de mai, sous de grands arbres épanouis que le soleil inonde. Une immense douceur m'accueille dans l'ombre. Je me laisse pénétrer de la chaleur qui naît. Le Grand Palais et le Palais de la Ville de Paris se devinent à gauche. A droite s'amorce le pont Alexandre III et la trouée des Invalides. Au centre, la Seine s'empresse sous les bateaux-mouches.

De ce milieu attachant jaillit la vie de chaque jour. Indéfinissable, faite de mille riens, de mille habitudes, de mille folies, la vie gaie de Paris peut paraître excessive ou trop civi-

lisée. Au demeurant, elle est menée le plus souvent par des étrangers ou des provinciaux de passage. Le Parisien, le bourgeois parisien surtout, est casanier. Dès dix heures — que dis-je ? — dès neuf heures du soir, les rues se vident et les boulevards seuls restent vivants. Le Parigot qui ne va pas au théâtre ce soir-là, passe une heure ou deux au café du coin, fait une partie avec ses amis, et rentre chez lui de bonne heure.

Ce qu'il y a d'intéressant, et de moins connu encore, c'est le Paris qui étudie, qui travaille. Celui-là, je crois le connaître. Etudiants, professeurs, artistes ou romanciers — en herbe ou arrivés — demeurent assez souvent proche du *Quartier Latin* où ils ont lutté, souffert et aimé. L'après-midi, les cours se donnent. L'étudiant est plus ou moins empressé, comme partout ailleurs ; les uns écoutent et prennent des notes, les autres flânent et se désintéressent.

Quelles têtes et quels types fréquentaient le *Quartier* à cette époque ! L'étudiant aux Beaux-Arts, large cravate, cheveux au vent, un éternel cartable sous le bras ; l'étudiant

de la Faculté des lettres, barbe en pointe, maigre, la figure fatiguée autant que la serviette qu'il appuie à sa hanche ; l'étudiant en médecine ou en droit, l'allure moins sérieuse et le rire plus facile, s'amusant follement d'un rien, débordant d'esprit et heureux quand, avec des copains, il s'installe autour d'une table de café pour discuter sur les questions du jour en fumant des cigarettes et émettre les plus monstrueux paradoxes.

Le soir, le *Quartier* bouge. Le boulevard Saint-Michel s'allume. Les brasseries regorgent. C'est l'heure du café, du billard et des femmes. Mimi Pinson a dégénéré un peu. Elle n'est plus selon le cœur de Murger. La bohème s'en est allée ; les arrivistes pullulent. La pâleur est toujours là, mais elle n'a plus la même cause. Comme ailleurs, l'individualisme a tout changé. La vie a tué la bohème, qui se moquait de la vie. Mimi n'a plus toujours l'allure, ni le sourire. Elle est encore gaie, tendre, souvent fidèle, et rosse parfois. Elle a de bons moments, et c'est sur ceux-là qu'on la juge : ils sont ce qui lui reste du passé.

Le printemps nous arrive : les fiacres vont se découvrir et laisser voir enfin ce qu'ils renferment.

Il n'est pas rare, à cette époque particulièrement tentatrice, de voir passer le long des murs, sans gêne aucune, absolument absorbés, deux amants qui s'embrassent et qui s'en fichent. Le sergent de ville, habitué, sourit, et le gamin de Paris ne manque jamais de lancer aux amoureux quelques-uns de ces mots dont il a le secret, et qu'il jette d'un ton traînard et enroué.

Le gamin de Paris, le camelot, l'apache ! Voilà des types, des vrais et qu'on ne rencontre pas souvent ailleurs. Fleurs de pavé comme on les appelle. Les apaches vont lentement, jamais pressés, les deux mains enfouies dans leur vaste pantalon de velours, un bout de cigarette au coin de la lèvre, les cheveux courts, la figure émaciée, une ceinture rouge au ventre, et la casquette sur un bout de l'oreille. Je m'arrête parfois pour les écouter parler : c'est un poème. J'ai vite recueilli

quelques-unes de leurs expressions et imité leur voix éraillée...

Au même étage, les marchands ambulants. Ceux-ci ne sont qu'un cri, du matin au soir. Ils bariolent les échos de leur voix aiguë. Et de quel ton ! Le ton, c'est tout. Ils chantent leur marchandise : *V'là l'maquereau frais, v'là l'maquereau !* — en mineur ; *A l'anguille de Seine, à l'anguille* — sur une note plus gaie ; *J'ai d'la carpe encore vivante ; Merlan à frire, à frire ; Marchand d'habits, chiffons ! Du mouroin pour les p'tits oiseaux ! Vitrrrier ! Coupeur de chats, tondeur de chiens ! Qui n'a pas sa canne à papa ?* Et les noms des journaux à grand tirage, hurlés sur les places, aux carrefours, le long des rues. Tout cela entre par la fenêtre, dès huit heures du matin, avec la voix d'un pauvre gueux qui chante : *Grand Dieu, ta chaleur me pénètre ;* tandis qu'un autre hurle quelques pas plus loin le *Credo du paysan*.

Et sur les boulevards, royaume des camelots : « *Demandez la chanson du jour : Rentrons Mimi ; Je t'ai aimée ; Elle était souriante ; Quand tu parais ; La petite Breton-*

ne ; Elle est à Saint-Lazare. » Et jusqu'aux guides secrets pour les étrangers qu'on leur offre avec un air convaincu ou des appels discrets. Verrues jusque dans lesquelles Montaigne aimait Paris.

Les gamins sont impayables et d'un inépuisable esprit. Un petit pâtissier, portant des gâteaux dans une panne sur sa tête, traverse une porte cochère au moment où un corbillard s'y engage. Les chevaux se cabrent, l'enfant recule juste à temps : « Eh ! dis donc, t'as pas assez de besogne ? »

Les cochers de fiacre font ma joie. Qu'il se pendre celui qui n'a pas connu le cocher de fiacre, avec son gibus ciré, noir ou blanc, sa houppelande ; celui qui n'a pas assisté à une engueulade de cochers, toujours du haut de leur siège, sans en descendre jamais — à quoi bon ? — et avec une richesse de vocabulaire inimaginable. Le *moteur à crottin* a disparu depuis longtemps mais le taxi a gardé le verbe avec la tradition.

J'assiste à l'assaut des tramways et des omnibus, mêlé à l'interminable file de ceux qui attendent pour y prendre place, munis d'un

numéro d'ordre, et qui manifestent largement leur humeur ou leur gaieté.

*

* *

J'ai acquis l'âme du *quartier*. Jour par jour, son image s'imprime en moi par mille traits que le temps n'effacera pas. Quand j'y reviendrai, beaucoup plus tard, je retrouverai mon quartier comme si je ne l'avais pas quitté. Aujourd'hui que je l'évoque de si loin, il revit tout entier : maisons, couleurs, parfums, hommes aussi. Car il bouge très peu, et son mouvement léger ne déplace guère les choses.

Pour moi, le quartier se prolonge jusqu'aux grandes écoles : il est le *Quartier latin*. Je le parcours chaque jour, dans un sens ou dans l'autre. Le matin, vers la rue Saint-Guillaume, au delà de la Place de la Croix-Rouge ; l'après-midi, vers le boulevard Saint-Michel, pour gagner la Sorbonne ou le Collège de France. Combien de fois je m'attarderai dans le Jardin du Luxembourg pour y surveiller les jeux de mon fils, en faire une salle d'étude en plein air et y préparer mes examens, ou

pour y rêver, le plus souvent à l'ombre du Sénat, au bruit de la Fontaine de Médicis ou sous le regard de pierre des Reines de France.

Plus loin, c'est Paris. L'autre, celui des boulevards et des grandes rues, plus bruyant, plus affairé, mais non plus gai que mon, que notre *Quartier latin*.

*

* *

Nous fréquentions, au hasard de nos promenades, les cafés de la rive gauche, surtout la *Taverne du Panthéon*, et ceux de la rive droite: le *Café de la Paix*, le *Café américain*, le *Café napolitain*, ou d'autres, et les tavernes remuantes, qui s'échelonnaient du côté de la rue Montmartre.

C'était un moyen de nous distraire à peu de frais — un ou deux *cafés-crème* —, de sentir battre un aspect de Paris et, si curieux que cela paraisse, de repasser des notes de cours ou de préparer des examens. Nous y trouvions une douce chaleur, un éclairage agréable-ment disposé, et le va-et-vient des habitués. Nous distinguions des têtes connues: Tristan

Bernard, Georges Courteline et, un soir de première au Vaudeville, la silhouette élancée, le monocle clignotant d'Henri de Régner.

La soirée se passait à regarder, à causer, à rêver même. Et nous rentrions, à pied souvent, au *Quartier*.

*

* *

Au début, vivant assez repliés, nous allions peu au spectacle. Nous en avions plusieurs raisons. Les études nous retenaient à la maison et notre état de fortune aussi, les billets de théâtre, à Paris, coûtant cher. Nous fréquentions les théâtres de quartier ou les boîtes des chansonniers. Il nous arrivait de bénéficier de billets de faveur, fort rarement il est vrai.

Nos conditions de vie, modifiées à la suite d'heureuses adaptations de nos revenus, les grands théâtres devinrent abordables. Nous en avons largement profité, prenant plaisir aux réactions de la salle autant qu'aux jeux de la scène, portant un jugement sur les spectacles nouveaux.

Sans entendre toutes les pièces, je suivais de très près le mouvement théâtral auquel je m'étais toujours intéressé. Je complétais ainsi les études sur la littérature sociale que je poursuivais au Collège des Sciences sociales. Je constituais dossiers sur dossiers. Mon regret est de n'avoir pas, par la suite, poussé ces travaux, de ne les avoir même pas utilisés.

Les saisons, à cette époque, étaient brillantes. On applaudissait des artistes de premier plan, de grands artistes qui touchaient à la perfection : Sarah Bernhardt, Bartet, Guitry, Féraudy, Madeleine Lély, Dumesnil, Antoine, Simone, Brasseur, Le Bargy, Réjane, Suzanne Desprez, De Max, Marthe Régnier, les deux Coquelin, Mounet-Sully, Paul Mounet. Et qui interprétaient de grands auteurs dramatiques : de Flers et Caillavet, Bernstein, Capus, Rostand, Hervieu, Richepin, Donnay, Curel, Tristan Bernard, Bourget, Brieux, Lavedan.

Et quels retentissants succès : *Le Roi* vient de finir sa quatre cent cinquantième aux Variétés, *Un Ange* de Capus semble tenir fermement l'affiche, *La Petite Chocolatière* pour-

suit sa carrière à la Renaissance, *Lysistrata*, l'impayable bouffonnerie antique de Donnay, et la *Veuve Joyeuse* retiennent la faveur du public. Enfin, il est question, et depuis quelque temps déjà, de *Chanteclerc* ! Mais il met du temps à éclore.

Je ne fais que citer quelques noms, quelques titres, parmi tant d'autres et je suis loin de donner une idée de l'éclat qu'avait le théâtre de Paris.

Nous allions peu à l'Opéra, mais davantage à l'Opéra-comique. Et nous recherchions l'opérette pour laquelle, comme tant de bourgeois français, nous avions un penchant. Le café-concert nous attirait, avec sa formule vieillotte et naïve et sa facile gaieté : les chanteurs en vogue, Polin, Dranem, Mayol, Fragon, nous faisaient rire ou nous attendrissaient.

Surtout, nous allions chez les chansonniers, les vrais, ceux qui faisaient leurs chansons, les faisaient même pour nous, devant nous, dans les boîtes, comme on disait, depuis Fursy et son *Chat-Noir*, où nous savions que ce mandarin parvenu, l'homme aux lèvres épaisses

et aux cheveux bleus, Maurice Donnay, avait, un soir d'oubli, commencé sa merveilleuse carrière.

Dans ce milieu presque intime, épris de blague et d'esprit, vibrant au moindre mot, nous cueillions, sur les hauteurs de Montmartre ou à Montparnasse, des fleurs d'un soir, aussitôt fanées, mais d'un parfum subtil ou amer qui nous poursuivait.

*

* *

Dès mon arrivée, je me dirige vers Saint-Sulpice, vers le Séminaire des Carmes, où le supérieur, M. Guibert, m'aide de ses conseils. Il est d'avis que je m'inscrive à l'Ecole libre des sciences politiques, renommée dans le monde entier; et il me présente au recteur de l'Institut catholique, Monseigneur Baudrillart qui m'admet à suivre le cours de *Doctrines économiques* de M. Le Pelletier.

Me voilà orienté ; et sous de tels auspices, je me sens en repos car, délégué par la Province de Québec à Paris au lendemain des lois contre les congrégations, on m'a averti de

prendre garde à ma foi. Elle n'a, Dieu merci ! jamais été en péril. Ma formation m'a protégé par l'habitude qu'elle m'avait donnée des disciplines essentielles.

Je rends aussi visite à l'abbé de Foville, rue de Vaugirard, à la Maison Saint-Jean. Je lui dis que je l'ai connu au Collège de Montréal. Il me regarde attentivement ; mais comment se serait-il souvenu du petit bonhomme que j'étais lorsqu'il longait, déjà courbé, et la tête toute blanche, les corridors du Petit Séminaire ? Pour moi, c'était autre chose : nous avions l'habitude de sa figure austère, ornée de fortes lunettes, et de son trottement méditatif. Au seul mot : Canada, il s'éveille au souvenir de notre pays qu'il avait quitté à regret.

Je lui explique l'objet de ma visite, mon espoir d'entrer à l'Ecole des Sciences politiques. Je lui ouvre mes pauvres rêves d'étudiant. Il m'encourage d'une parole douce, presque timide, et me remet un mot pour son frère, Alfred de Foville, ancien directeur de la Monnaie et professeur d'Econo-

mie politique à l'Ecole de la rue Saint-Guil-
laume.

*

*

*

Et je regagne le boulevard Saint-Germain pour me rendre à la Librairie Hachette, saluer René Doumic.

J'étais muni d'un mot aimable de son frère, Max Doumic. Quelque chose comme ceci : « M. Montpetit part pour l'Europe et me demande de te le recommander. Voilà qui est fait. » Ce viatique bref, bien dans le caractère de Max Doumic qui, engagé volontaire, devait trouver sur le champ de bataille en 1914 une fin de gloire, m'ouvrit Paris, le Paris des Français, celui qui ne se laisse pas facilement pénétrer et que l'étranger ignore souvent.

Je me présente à M. Doumic comme son ancien élève, non pas de Paris, pour sûr, mais de Montréal. Comme je l'ai dit déjà, j'avais suivi, et avec quelle ferveur, les cinq leçons qu'il avait données, dans la Salle des promotions de l'Université Laval, sur l'*Evolution de*

la Poésie lyrique en France au XIX^e siècle. Cinq leçons, ce n'était pas beaucoup, mais cela me faisait une entrée, presque un lien. A la vérité, il y en avait de plus forts et dont je profitais à titre de Canadien : outre son frère, le gendre de M. Doumic, Louis Gillet et Madame Gillet étaient à Montréal où M. Gillet occupait, à l'Université, la chaire de littérature française fondée par Saint-Sulpice.

M. Doumic me reçoit fort aimablement. Pendant qu'il me parle, je retrouve sa tête ascétique, son regard un peu voilé, et j'entends de nouveau sa « voix blanche ». Il connaît, il domine presque, un vaste rayon du domaine de la pensée et des lettres. Parmi les amitiés groupées autour de lui, il a vite fait d'en choisir deux auxquelles, d'un mot, il me confie, Georges Blondel et Anatole Leroy-Beaulieu.

Georges Blondel, Anatole Leroy-Beaulieu, je n'écris pas ces noms aujourd'hui sans une vive émotion. Tous deux nous ont accueillis à leur foyer et nous ont dévoilé l'admirable simplicité de la famille française, la cordialité de son atmosphère, la solidité de ses traditions.

Ils sont au point de départ de cette connaissance, qui s'est faite parfois très intime, où nous avons trouvé tant de joies pures, tant d'affectueuse sympathie.

Quant à Madame Doumic, elle nous porta aussitôt une affection presque maternelle que nous n'oublierons jamais. « On est si gentil pour les miens au Canada, disait-elle en souriant, que je suis trop heureuse de vous en rendre quelque chose. » Elle recevait ma femme, s'intéressait à elle, la conduisait à travers Paris, lui montrait les monuments, les musées.

Surtout, elle nous invitait chez elle le lundi dans la soirée, après les réunions de la *Société des Conférences* que son mari présidait. Il y avait là des personnalités qu'elle tenait à nous faire connaître. Comme nous étions intimidés, elle nous gardait auprès de son fauteuil et nous présentait d'un mot gentil. Nous avons ainsi rencontré Madame Alphonse Daudet, le prince de Bourbon-Parme, très épris de chasse et rêvant de nos forêts vierges, Mounet-Sully, Robert Maindron, Camille Bellaigue, et Pierre Lasserre qui venait d'écrire son *Romantisme français*.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF

CHARLES THE FIRST

IN THE YEAR 1649

BY JOHN BURNET

OF THE UNIVERSITY OF OXFORD

IN TWO VOLUMES

LONDON

Printed by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard

1724

Price 1s. 6d.

By the Author

TO THE READER

THESE VOLUMES

ARE NOW

FOR SALE

AT THE

SIGN OF THE

GUN

IN ST. DUNSTONS

CHURCH-YARD

LONDON

1724

By the Author

TO THE READER

THESE VOLUMES

ARE NOW

FOR SALE

AT THE

SIGN OF THE

GUN

IN ST. DUNSTONS

CHURCH-YARD

LONDON

1724

By the Author

RUE SAINT-GUILLAUME

Ma décision prise, je demande mon admission à l'Ecole des Sciences politiques.

L'Ecole comprenait quatre sections : la section diplomatique, la section administrative, la section de finances privées, la section économique et sociale.

Je m'inscris à cette dernière parce qu'elle répond à mon souci de me spécialiser en Economie politique et sociale. Peu d'élèves la choisissent, car la plupart de mes camarades aspirent à la diplomatie ou à l'administration. Cela ne me déplaît pas parce que les études s'accomplissent dans une atmosphère presque intime : la classe, réunie dans une petite salle, sauf lorsqu'elle se mêle aux auditoriums des grands cours, présente le caractère d'un *séminaire*, d'une sorte de conférence.

Nos cours sont répartis en cours fondamentaux et en cours réguliers. Les cours fonda-

mentaux sont obligatoires: ils portent sur l'Economie politique et sur l'Economie sociale. Si nous n'échappions pas aux cours fondamentaux, nous pouvions faire un choix parmi les cours réguliers et, au besoin, parmi les cours facultatifs. Excellent système, qui est celui des universités américaines; il permet la spécialisation dans des limites imposées: qui préfère la Banque aux Procédés de colonisation moderne, ou la Législation industrielle aux Questions monétaires, n'a qu'à se décider selon son inclination ou son intérêt.

*

*

*

J'insiste sur les origines et le caractère de l'Ecole libre des Sciences politiques, à cause sans doute de la valeur de cette institution, mais surtout pour indiquer tout ce que son fondateur en attendait.

Lorsque, plus tard, avec l'assentiment de Monseigneur Gauthier et le concours de certaines personnalités, j'ai fondé l'Ecole des Sciences sociales, économiques et politiques de Montréal, j'obéissais à des motifs qui, sans

être aussi pressants que ceux de Boutmy, recherchaient du moins le même objet : doter le Canada français d'un enseignement propre à intéresser la jeunesse aux problèmes de l'heure.

L'Ecole libre des Sciences politiques a germé de la défaite. Emile Boutmy, qui en eut l'idée dès 1871, écrivait à Ernest Vinet une lettre où il exposait les raisons profondes de son projet. Elles font preuve de la plus patriotique clairvoyance. Non sans tristesse, il rappelait à la France vaincue l'exemple de l'Allemagne, victorieuse par l'école. « C'est l'Université de Berlin qui a triomphé à Sadowa ; et il faut être aveugle pour ne pas voir l'ignorance française derrière la folle déclaration de guerre qui nous a conduits où nous sommes. »

Boutmy entendait « refaire des hommes » par « le culte des choses élevées et le goût des études difficiles ». Ce culte et ce goût, l'élite les répandra : il faut donc d'abord « refaire une tête de peuple ». Il ajoutait cette vérité : « L'instruction supérieure touche de

PE Houde

très près au premier, au plus urgent de nos problèmes politiques.»

Il admet l'existence en France d'une culture libérale, mais elle est découronnée et sans but prochain. Le collège distribue la connaissance de la langue, de l'histoire et des sciences. Les grandes écoles forment des hommes de profession ou des savants. « Mais l'homme éclairé, observateur attentif des grands mouvements d'esprit de son siècle, capable de les modifier ou de les seconder ; mais le citoyen judicieux, appréciateur compétent des questions politiques, capable de les discuter solidement et de diriger l'opinion, d'où sortent-ils ? Où est l'école qui les prépare ? Les esprits de cette valeur, qu'on rencontre ça et là dans le monde, se sont faits eux-mêmes, comme ils l'ont pu, par des moyens qu'ils ont créés de toute pièce. Ils sont les *dons du hasard*, et le hasard ne les prodigue pas. Cette classe moyenne de l'intelligence, qui est la force et le lien d'une société, manque presque complètement en France. »

Il ajoutait : « Lacune funeste ! Une nation tombe chaque jour plus bas, quand les sa-

vants n'ont pas d'autres auditeurs que les hommes spéciaux, quand l'homme d'Etat ne trouve d'auxiliaires entendus que chez les gens en place, de critiques compétents que chez les candidats qui convoitent la sienne. Pourquoi, par exemple, le gouvernement de l'opinion appartient-il au journalisme frivole autant et plus qu'au journalisme sérieux ? C'est que les hommes qui pourraient apprécier la presse éclairée, la mettre à son rang, sont en trop petit nombre pour la faire vivre. Entre autres choses très nécessaires, il a manqué à la France d'avoir su faire essaimer tous les ans deux ou trois cents esprits hautement cultivés qui, mêlés dans la masse, y auraient maintenu le respect du savoir et l'attitude sérieuse des intelligences. Ceux *qui jugent sans étude et décident de tout* (hélas ! ils n'étaient que gentilshommes du temps de Molière, ils règnent aujourd'hui) en auraient reçu un coup mortel. »

« Je crois donc signaler à la fois un mal sérieux et son remède, quand je dis : Il manque en France un système ordonné de haute

culture ou, si vous voulez, de haute information libérale ; il faut l'organiser. »

L'Etat n'y peut rien. Il a les doigts gourds et la volonté ailleurs. Seule une institution indépendante y réussira. « C'est l'honneur des pays libres que des associations spontanées se chargent de faire l'épreuve de toutes les idées nouvelles, et la vigueur morale d'un peuple se mesure à la part que chaque citoyen prend dans ces sortes de tentatives. La liberté n'appartient qu'à ceux qui mettent de leur âme dans beaucoup de grandes affaires et qui ont la passion de les garder sous leur main. »

Il fallait donc fonder en France, pour les Français et pour les étrangers, une école « où s'achève l'instruction libérale des classes moyennes ».

Restait à tracer le programme. Un écart séparait le savant installé sur la colline et l'homme du monde, formé au classicisme, mais en arrêt « aux premières pentes » ; le grand politique, muni de principes, et le citoyen nourri d'empirisme et de lieux communs. Pour corriger cette situation, il fallait des cadres encyclopédiques et mobiles. « La

juste mesure, c'est que l'homme et le citoyen éclairés, sans être tenus de parler la langue du savant, de l'érudit et du politique, soient toujours en état de l'entendre. La *distinction intellectuelle* n'est pas plus, elle n'est pas moins que cela. »

Que manquait-il donc, selon Boutmy, dans les collèges et les écoles supérieures de France ? L'étude des « éléments de la vie contemporaine ». « C'est une immense et déplorable lacune, ajoutait-il. Le moins qu'on puisse attendre d'un homme cultivé, c'est qu'il connaisse son temps. Nos collèges enseignent beaucoup de choses excellentes ; ils n'enseignent pas cela. Rien n'est plus douloureux à suivre que les efforts de nos jeunes gens pour se mettre au courant des idées dirigeantes de leur époque. Combien n'en ai-je pas vu qui se faisaient plus aisément les concitoyens de Lycurgue et de Platon que ceux de Tocqueville, et les contemporains de Virgile que ceux de Victor Hugo et de Tennyson ! Il importe que chaque nouvelle génération entre dans la vie moderne sans étonnement, qu'elle sache s'y reconnaître et s'y mouvoir,

et que, s'il lui reste encore beaucoup à *apprendre*, elle ne perde pas du moins deux ou trois années à se *renseigner*. Mettre sous les yeux des jeunes gens le mouvement de l'esprit dans toutes les voies de la connaissance humaine pendant la dernière et la plus récente étape, voilà donc le complément le plus indispensable de l'éducation libérale. »

Les cours traiteraient donc de politique, de lettres aussi, de sciences et d'art. Le programme était flexible, ou extensible. Les listes restaient ouvertes. M. Boutmy disait : « Tout chargé de ses fruits, le tronc reste préparé pour la greffe, et je compte y insérer successivement toutes les branches que l'esprit gonflera d'une sève nouvelle, tandis que je laisserai tomber un à un les rameaux d'où la vie se sera retirée. »

Boutmy désirait encore pénétrer l'enseignement d'esprit critique, de sens historique, plutôt que de dogmatisme. L'absolu ne va qu'à l'école primaire. L'enfant retient, le jeune homme compare. « Grouper, exposer, expliquer et commenter les faits, voilà en quatre mots tout l'enseignement supérieur. »

On enseignera les principes, mais aussi l'expérience qui juge les généralités et en éprouve la valeur d'adaptation. Il s'agit de haute expérience, qui observe le citoyen et l'analyse. « Quand tout le monde est avocat et déclame, c'est par des connaissances positives que se distingue l'homme digne de conduire l'opinion. »

Les grands cours de la Sorbonne ou du Collège de France dominant la vie, même s'ils touchent aux intérêts de l'heure. Ils sont « encyclopédiques », mais sans « unité de plan ». Ils sont dogmatiques ou historiques, donc particuliers, compartimentés selon des disciplines. Ils ne s'ordonnent pas ; et leurs compartiments ne « s'éclairent pas » l'un l'autre. Boutmy a recherché l'unité. Dès la première année d'enseignement les cours « décrivent une sorte d'enceinte continue où se déroule, sous forme de récits ou d'analyses, tout le mouvement de la vie et de la pensée contemporaine ». La politique, en particulier, source parfois trouble d'instabilité et d'inharmonie, est placée sur un plan élevé, loin

du forum et à l'abri des marées populaires et des clameurs démagogiques.

Boutmy déclare enfin destiner l'enseignement qu'il institue aux classes « qui ont une position faite et le loisir de cultiver leur esprit ». Puissantes dans le passé, elles s'affaiblissent, elles se diluent. Elles sont découronnées. Les lois et les mœurs les modifient. Plus de prérogatives héréditaires ou même électorales; plus d'action dans les conseils régionaux. Partout, la poussée d'en bas. Demain, ces classes jusqu'ici munies, disparaîtront peut-être du pays légal, emportant « l'empire de l'esprit et le gouvernement par les meilleurs ». Elles ne dureront que par elles-mêmes, en comptant sur elles-mêmes, et en invoquant leur capacité, leur valeur. « Il faut que, derrière l'enceinte croulante de leurs prérogatives et de la tradition, le flot de la démocratie se heurte à un second rempart fait de mérites éclatants et utiles, de supériorités dont le prestige s'impose, de capacités dont on ne puisse pas se passer sans folie. »

Boutmy voulait un enseignement « riche

par la composition, européen par le cadre, contemporain par les sujets, historique et critique par la méthode, accessible par sa courte durée ».

Dix cours étaient prévus, dont neuf se rattachaient à l'histoire. On envisageait, depuis le passé, la diplomatie, l'art militaire, les doctrines économiques, le progrès industriel, les finances, la Constitution, la législation, l'administration, l'état moral et social de l'Europe. Une esquisse géographique et ethnographique du monde civilisé couronnait l'enseignement.

Guizot, Laboulaye, Taine, apportaient à l'entreprise un enthousiaste appui.

L'Ecole dont on doutait, disant qu'elle « n'échapperait pas à l'esprit de parti », s'installa « dans une salle louée à l'heure », puis dans un cadre mieux approprié; enfin, à partir de 1880, au numéro vingt-sept de la rue Saint-Guillaume dans l'immeuble si sympathique que je connus, et qui fut construit sur l'emplacement où s'élevait, au XVI^e siècle, l'hôtel de Mesmes. Un étroit corridor

conduisait à l'administration, un escalier monumental menait aux appartements du directeur. A gauche, un préau fort simple ouvrait sur les petites salles de cours et, plus loin, par un couloir, sur l'amphithéâtre. La bibliothèque donnait, par une large baie, sur un jardin, minuscule et délicieux.

Le succès avait été rapide; mieux, foudroyant. Les élèves affluaient de France et de l'étranger. L'Ecole rayonnait sur le monde.

Boutmy avait su choisir ses collaborateurs. Il les avait pris, non pas dans la carrière professorale, mais dans toutes les carrières. Il ne s'était pas entouré de théoriciens patentés, mais d'hommes rompus à la pratique, confiant qu'ils sauraient tirer de leur expérience un renouvellement des vieilles méthodes et qu'ils adapteraient leur enseignement aux préoccupations de l'heure.

J'ai connu, parmi les maîtres des débuts, Levasseur et Paul Leroy-Beaulieu; et j'ai vu défiler l'imposant aréopage qui avait succédé aux précurseurs.

Chaque professeur apportait son savoir, sa méthode, ses tics parfois. Tous n'étaient pas brillants ni recherchés, mais tous étaient solides, convaincus, admirablement appliqués à leur tâche, bons ouvriers de l'esprit. Nous distinguions, certes, dans cette galerie, le « grand bonhomme », mais les autres s'imposaient à notre affectueux respect, du moins au mien qui n'avait pas de raison pour se dérober.

*

* *

Il y avait, comme ailleurs, les grands et les petits cours, ceux-ci plus spécialisés, moins fréquentés. Les vedettes — Albert Vandal, Frédéric Masson, Anatole Leroy-Beaulieu, René Stourm, Elie Halévy, Alfred de Foville, Auguste Arnauné, Raphaël-Georges Lévy et, plus tard, André Siegfried occupaient l'amphithéâtre et faisaient salle comble. Ils apportaient à leur enseignement une remarquable autorité que la direction ne gênait en aucune sorte. Tous des maîtres... C'était une

atmosphère de liberté, bien dans l'esprit du fondateur de l'Ecole.

Les cours plus restreints, complémentaires pour la plupart, adaptés aux sections moins recherchées, avaient tout de même une solide valeur. Ceux de Liesse, par exemple, sur la Statistique, ou d'Emile Cheysson sur l'Economie sociale.

L'auditoire était flexible, comme tout auditoire français, comme le nôtre. Théodore Botrel me fit un jour observer que ses auditoires canadiens-français applaudissaient aux mêmes endroits que ceux de France. À l'Ecole régnait le même esprit qu'à la Faculté de droit de Montréal, le même esprit frondeur et parfois enthousiaste. Les cours se poursuivaient dans un calme absolu pour se rompre tout à coup au contact d'un mot prononcé par le professeur. Un jour que notre maître d'Economie politique définissait la valeur, il lui arriva de dire : « Qu'est-ce que le drapeau, Messieurs ? — Un morceau d'étoffe sans valeur particulière, mais pour

ce morceau d'étoffe on se fait trouer la peau. » Ce fut une explosion !

*

* *

Les examens écrits se passaient dans le silence et l'interdiction formelle de consulter notes, papiers, livres ou aide-mémoire quelconques. Ils duraient quatre heures et portaient, à la fin de la deuxième année, sur les matières fondamentales — pour moi, l'Economie politique et l'Economie sociale. Une seule question était posée. En Economie politique, ce fut : « *Quelles sont les méthodes applicables à la recherche des lois économiques ?* » En Economie sociale : « *Le rôle de la femme dans les institutions de prévoyance* ».

Plus tard avait lieu un exposé oral dont je n'ai jamais compris l'intérêt, si ce n'est qu'il permettait à l'examineur de se rendre compte des procédés d'exposition dont l'élève faisait preuve.

Au cours de la journée, le candidat se présentait devant un de ses professeurs, à

son choix. Celui-ci lui tendait une série de billets pliés. L'étudiant en prenait un, au hasard, et lisait la question à haute voix : « *Des œuvres d'assurance mutuelle en agriculture et, notamment, en matière de mortalité du bétail et en cas d'incendie.* »

On s'étonnera de cette question d'ordre agricole que je m'étais attirée : c'est que le choix de l'examineur avait son importance. M. Daniel Zolla, professeur de *Questions agricoles*, était un homme courtois et très cultivé ; et il avait la réputation d'être large et de coter haut. En cas de succès c'était autant de gagné. Un point ou deux de plus signifiaient beaucoup dans la lutte finale.

La question établie, le candidat avait trois quarts d'heure à lui. Il en disposait à son gré, allait consulter qui il voulait, s'arrêtait s'il en sentait le besoin à la bibliothèque, ou se contentait de réfléchir, d'ordonner un plan, d'amasser des arguments. A l'heure fixée, il se présentait de nouveau, rappelait la question, et procédait à l'exposé oral, qui durait un quart d'heure, devant le profes-

seur terriblement silencieux. L'épreuve achevée, le candidat se retirait dans l'inquiétude.

A la fin de la deuxième année nous devions, si nous n'avions pas suivi les conférences de revision, préparer une thèse sur un sujet approuvé par un de nos maîtres. Je m'étais écarté des conférences de revision, par timidité: on y questionnait les élèves et cela me gênait. J'avais donc opté pour une thèse, d'accord avec mon professeur d'Economie politique, Alfred de Foville.

La soutenance était brève: quelques explications, en marge du texte que l'examineur avait lu, conduisaient à une conversation d'un caractère technique. La cote de la thèse était multipliée par deux; celle des examens écrits, par trois.

D'autres examens, qui avaient lieu à la fin de la première et de la seconde année, étaient des examens oraux. Ils portaient sur les cours réguliers.

Ces examens se passaient par équipes suivant un tableau affiché dans le préau de l'Ecole. Nous retenions le jour et l'heure où, avec quelques camarades, nous devions com-

paraître devant nos maîtres. L'un après l'autre, nous prenions place à une table, face au professeur. Et l'équipe écoutait, notant avec soin les questions posées au candidat et comment celui-ci y répondait. Les premiers appelés n'y gagnaient guère, mais les derniers couraient la chance de tomber, non pas tout à fait sur un sujet déjà débattu, mais sur quelque chose d'approchant.

Certains étudiants étaient merveilleux d'aplomb et de ressources. Moins ils savaient, plus ils répondaient, comptant sur la volubilité pour pallier une ignorance qu'ils étaient d'ailleurs les premiers à admettre. Amusant combat, dont je me suis rendu surtout compte en écoutant mes camarades répondre à l'un de nos professeurs si complètement sourd qu'il utilisait un cornet acoustique !

Nous avions, du moins en première année, le droit de rejeter une note trop basse; mais il fallait suivre pendant un an un autre cours, passer l'examen, et garder la seconde note obtenue. C'était un risque. Je l'ai couru dans les circonstances que voici. La première

re année, on cotaït sur six points. En *Colonisation aux Indes*, j'avais obtenu quatre, et cela me paraissait convenable. Or, pendant les vacances, la direction de l'Ecole décida de coter sur vingt et, à la rentrée, je constatai que ma note quatre était devenue douze. C'était décevant. Je refusai cette cote, je suivis le cours de *banque* et, à l'examen, j'obtins dix-huit. Si je n'avais décroché que dix ou douze, j'en étais pour mon compte.

Dans le relevé de mes examens, la cote douze est maintenue. Elle apparaît en regard du titre de *Colonisation aux Indes*, en marge il est vrai, mais elle apparaît. Je porte ma faute. Et pourtant, l'avais-je étudiée cette matière ! On conçoit tout l'intérêt qu'elle m'offrait. Jamais je n'avais pris autant de notes, ni d'aussi près. On me demanda : « Pourquoi a-t-on enseigné l'anglais aux Indes » ? Je jure que le professeur n'en avait rien dit. Je cherchai mille raisons, procédant par similitudes. Peine perdue.

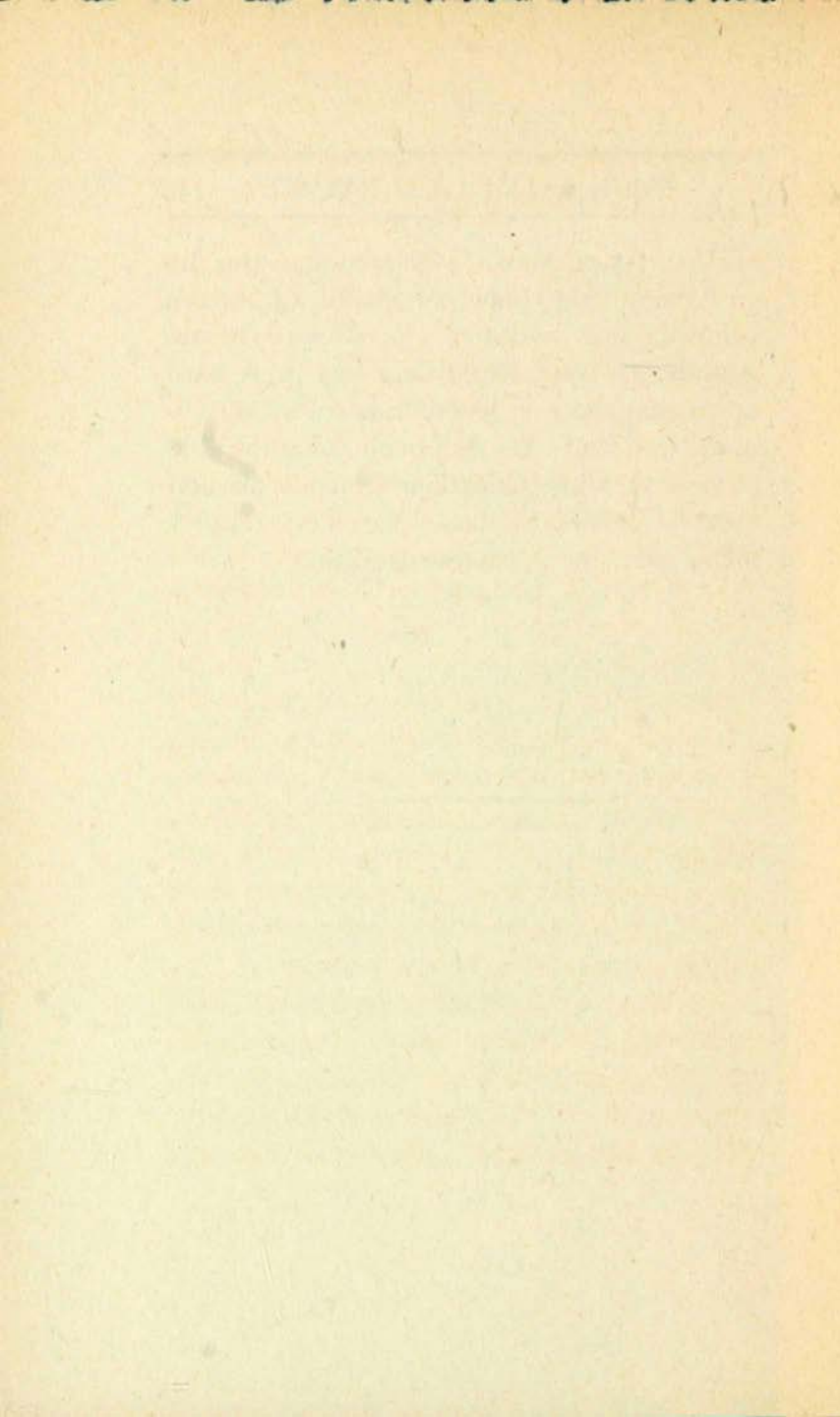
Malgré mes efforts je devais être vaincu. Au total, j'obtenais quatre cent quarante-

deux points et demi sur quatre cent quatre-vingts. Je sortais premier de ma section, mais second de l'Ecole, le premier de toutes les sections réunies ayant atteint quatre cent quarante-cinq points.

Que l'on ne se méprenne pas sur ces succès scolaires qui ne signifient pas grand'chose. Des cancres sont devenus de grands hommes; et des premiers de classe, des épaves. C'est la vie qui marque. Mais j'avais, en quelque sorte, charge d'âme. J'étais le premier boursier qui fût officiellement délégué par le gouvernement de la Province. A tort ou à raison, le sort de ceux qui viendraient après moi était suspendu à mon effort. On me suivait aussi, en certains quartiers, on m'épiait. Qu'allait devenir ce jeune homme jeté dans Paris ? Qu'allait donner cette expérience dangereuse ?

J'étais aussi, je suis toujours resté fidèle à mon pays et à ma qualité de Canadien français. Je vivais à l'étranger, les yeux rivés sur le Canada où je reviendrais un jour. Je voulais lui faire honneur et le servir. Les marges de mes cahiers portent les lettres

Ch.Ns. (chez nous) aux passages qui me semblaient nous concerner, ouvrir un horizon, proposer une initiative. Et puis, il ne me déplâit pas que, vingt-cinq ans plus tard, après beaucoup de jeunes camarades du Canada, qui ont été, à l'Ecole, d'admirables élèves, un autre Canadien français ait conquis la première place. Ce n'est tout de même pas une mauvaise tradition.



RUE SERPENTE

Je m'étais aussi inscrit au Collège des Sciences sociales dont le programme m'avait séduit. Il était installé au coin de la rue Danton et de la rue Serpente, dans l'hôtel des *Sociétés savantes*, à l'origine du Quartier latin.

Présidé par Paul Deschanel et dirigé par le docteur Delbet, le Collège était, comme l'Ecole des Sciences politiques, une institution libre, c'est-à-dire indépendante de l'Etat. Plus éclectique que l'Ecole des Sciences politiques, c'était une sorte de refuge où les idées et les doctrines, souvent disparates sinon opposées, trouvaient leur expression.

Des prêtres, des catholiques, comme Georges Blondel, Jean Brunhes et Martin Saint-Léon, y enseignaient à côté de socialistes convaincus comme Tarbouriech et Lagardelle. Celui-ci, qui me savait élève aux Sciences

politiques où il m'avait aperçu, se pencha vers moi après un de ses cours — j'étais au pied de la chaire : « Ce n'est pas très orthodoxe ce que je viens d'enseigner », me dit-il en souriant. Habitué à l'évolution des doctrines dont on nous abreuvait rue Saint-Guillaume, j'étais blindé.

Le Collège était, selon l'expression de son vice-président, M. Aulard, *un laboratoire d'esprit critique*. « Il y a diversité de doctrines sociales, diversité de tendances, diversité de personnages. Que chacun expose ses idées librement, qu'on entende le pour et le contre, tous les sons de cloches, à la seule condition d'être sincère et sérieux : voilà le programme et le but de notre collège. » Les « sons de cloches » nous étaient familiers, et nous ne faisions que les entendre de plus près, à la source du bronze dangereux ou fidèle.

J'ai dit les intentions d'Emile Boutmy lorsqu'il organisa, au lendemain de 1870, l'Ecole des Sciences politiques. En décembre 1895, les fondateurs du Collège des Sciences socia-

les déclaraient : « Les questions sociales prennent une importance de jour en jour plus grande. Parmi les doctrines qui aujourd'hui font école, il n'en est pas une qui ne prenne sa source dans notre état moral et économique. Nous croyons répondre à un besoin général en groupant l'enseignement de ces doctrines diverses et en le confiant, non à des adversaires de ces doctrines, qui malgré eux les dénatureraient, mais à des partisans convaincus qui les exposeront en toute sincérité. Nous y avons joint un ensemble de cours de méthode qui soumettront les théories rivales aux procédés des sciences exactes : l'investigation et l'analyse.

« Dans notre société où chacun est appelé à prendre part à la vie publique, il est nécessaire que la jeunesse, à qui l'avenir appartient, soit initiée à l'étude — une étude à la fois libre et scientifique — des faits économiques et sociaux.

« Ouvrir à cette jeunesse une voie nouvelle, plus large et plus grande, contribuer à lui donner en ces matières une pensée indépendante et critique, tel est le but que nous

voudrions atteindre. Nous faisons appel à toutes les bonnes volontés, aux convictions sincères, aux esprits curieux ou inquiets de l'avenir et épris des libres recherches. »

Toutes les doctrines ! Cela n'allait-il pas faire un beau tapage ? Paul Deschanel, dans le discours qu'il prononça à l'occasion du 25ième anniversaire de la fondation du Collège, cite cette curieuse et prudente disposition du bail : « Les cours et conférences (c'est le bailleur qui parle) qui seront faits dans la salle louée ne seront pas contradictoires ; ils seront réservés aux auditeurs qui auront payé un droit d'inscription ou qui auront été admis sur invitation personnelle ; *ils seront garantis contre tout scandale et contre tout dégât volontaire ou involontaire.* »

Des maîtres comme Pierre du Maroussem, A. Fontaine, Jacques Bertillon, Frantz Funck-Brentano, le docteur Delbet, Yves Guyot, l'abbé de Pascal, Hubert-Valleroux, Albert Métin, Seignobos et Tarbouriech y enseignaient.

Nous choisissons les cours qui nous inté-

ressaient. Je suivais Agache, disciple de Demolins, chargé de l'*Art au point de vue social*, Charles Brun qui traitait avec un inépuisable brio de la *Littérature sociale* et, incidemment, quelques autres professeurs.

Aux cours de Charles Brun et d'Agache, je trouvais l'occasion de concilier la science économique avec la littérature et l'art — un rêve ancien ! — et de rester fidèle à ma tâche en retrouvant mes premiers goûts. Je rattachais les événements aux idées et j'en suivais, dans le roman et au théâtre, la double répercussion sur la société.

Aussi ai-je longtemps essayé de cultiver la littérature sociale, y cherchant des sujets adaptés aux auditoires mondains. J'amorçai même, dans une conférence, une sorte d'introduction ou de synthèse. Ce fut malheureusement tout. Comment suivre le mouvement, lire les œuvres, dégager les idées, et faire en même temps de l'Economie politique? *Quarante ans de théâtre*, de Francisque Sarcey, a sept volumes. Il fallait les mettre à jour. Le *Roman romanesque*, qui paraissait à cette époque, accumulait les

textes sans les épuiser, loin de là. Trop lourde tâche, à laquelle je renonçai à regret. Je me contentai de lire et de philosopher pour moi-même sur les remblais de cette terre inexploitée.

L'examen avait un caractère particulier: le candidat soutenait une thèse et deux propositions devant un jury de trois membres. Quelques personnalités s'étaient mêlées à l'assistance modeste. M. Tarbouriech, le président, avait à ses côtés M. Agache et mon maître préféré, Charles Brun. Ma thèse portait sur la *Tenure seigneuriale au Canada*. Les deux propositions s'énonçaient ainsi: *Les origines, les époques et les caractères sociaux de l'art en Grèce*; *Les solutions apportées en matière d'adultère depuis le théâtre romantique jusqu'à nos jours*.

La thèse alla toute seule: sujet de droit franco-canadien, elle n'offrait rien de transcendant ni de rigoureux. C'était un travail honnête, un laborieux effort accompli à l'aide de documents peu nombreux.

Le président sembla s'y intéresser. Il me

posa une colle sur la persistance de la dîme au Canada. J'expliquai notre situation. Il évoqua, comme je l'avais fait en conclusion, nos vieux moulins. Il eut un mot ému pour notre fidélité française qui avait été, je le sentis, mon plus fort argument.

Vint le feu roulant des propositions. Assez hésitant sur l'art en Grèce, je repris de l'assurance en littérature sociale, mon sujet de prédilection. Je répondis, les yeux littéralement fixés sur nos théâtres de Montréal où, on se le rappelle, les principales pièces du siècle avaient passé. Pour la suite, je la touchais: elle était sur la scène parisienne que j'avais fréquentée avec avidité; et dans les critiques, dont je m'abreuvais. « Vous en avez dit plus que moi-même », observa en souriant Charles Brun. On pense bien si je protestai; mais le propos marque l'atmosphère de ce jour dont je garde l'ineffaçable présence.

Plus tard, Charles Brun me fit parvenir son livre, *Le Roman social en France*, avec une flatteuse dédicace: « Souvenir d'une thèse brillante ». Mot aimable, qui fait tout

de même plaisir. Je ne veux pas laisser la figure de ce maître sans redire ce qu'elle m'a inspiré, ce que je lui dois. J'ai gardé près de moi sa photographie, et je m'y reporte avec affection aujourd'hui que la mort a scellé son souvenir.

*

* *

Je ne me contentais pas de ces études principales.

Je suivais, ici et là, des cours en franc-tireur, au hasard de ma curiosité ou de mon intérêt. Quelques-uns à l'Ecole des Sciences politiques même, et d'abord celui du patron, Anatole Leroy-Beaulieu, sur l'*Histoire politique des principaux états d'Europe pendant les vingt-cinq dernières années*.

La première leçon eut lieu le 13 novembre 1907: je venais d'arriver à l'Ecole. Elle portait sur les grandes questions contemporaines, synthèse puissante et absorbable. Mais, dès les suivantes, nous fûmes transportés en Finlande, dans les provinces baltiques et la Russie. Tout cela, issu d'une histoire

que j'ignorais et placé dans un cadre que je n'imaginai même pas. Pour quelqu'un qui venait en droite ligne de la rue Sainte-Catherine et de la rue Saint-Denis, féru de littérature tant qu'on voudra et teinté de connaissances économiques, ce fut dur. Je tins bon, mes notes en font foi : quarante leçons ardemment suivies. Mais j'avais dû refaire ma carte d'Europe.

Au Collège des Sciences sociales, j'assistais au cours de Le Pelletier sur la *Question irlandaise* ; en Sorbonne et à la Mairie du IX^e Arrondissement, à celui de Marcel Du Bois sur le Canada — excellent et sympathique — ; au Collège de France enfin, j'allais écouter Paul Leroy-Beaulieu dont, quoi qu'on en ait dit dans le temps, j'ai été fort peu l'élève. Il parlait sur la colonisation des peuples modernes dont il s'était fait une spécialité. Il n'était pas brillant, mais précis et solide. L'auditoire, au début tout au moins, était clairsemé ; puis, à ma grande surprise, il se fortifia. Vers les trois quarts de la leçon, la salle était presque pleine. J'en cherchai

la raison: le cours de Bergson allait suivre et les auditeurs prenaient place d'avance.

ÉVASIONS

Je n'étais pas installé depuis dix mois à Paris que, grâce à l'intervention de M. Hector Fabre auprès du Sénateur Raoul Dandurand, j'étais nommé — comment dirais-je ? — mettons conférencier du Canada en France.

Mon rôle était simple, et mes fonctions agréables. Le Commissariat du Canada et nos services d'immigration proposaient à divers groupements de France : universités, écoles spécialisées, associations professionnelles, centres agricoles, d'organiser des conférences sur le Canada. On me confia ces conférences.

Chaque fois que nos bureaux recevaient une invitation, je me mobilisais vers l'endroit intéressé, et je prononçais une causerie sur notre pays, son histoire, ses ressources. Je me prêtais innocemment à ce jeu pourtant assez

dangereux, car la loi interdisait toute propagande de nature à provoquer l'émigration des Français vers l'étranger. Je me rappelle un article virulent paru dans un journal de Toulouse où l'on dénonçait nos agissements et où l'on demandait notre expulsion du territoire national. Heureusement, les choses se tassèrent et je n'eus pas à subir de représailles.

Nos chefs de service en France procédaient d'ailleurs avec une extrême prudence. Ils acceptaient les invitations qu'on leur faisait de déléguer en province, ou à Paris même, un conférencier canadien; mais il était bien entendu que ce dernier ne soufflait mot de l'émigration, qu'il restait dans les généralités sur le rôle du groupe français d'Amérique, ses caractères et sa participation au progrès du pays.

Ces voyages étaient pour moi une occasion de m'évader, de connaître un peu de la province française.

Je partis d'abord pour le nord de la France. Mon premier contact fut assez amusant,

— question de langue. Je dis à celui qui avait mission de m'accueillir: « Vous avez l'air bien, Monsieur ». Propos sans couleur, je le reconnais, que je tins je ne sais trop pourquoi. Il me répondit, avec un bon sourire: « Oh ! je ne suis qu'un modeste ouvrier ». A l'hôtel, je fus ravi d'apprendre que le souper, et non le dîner, avait lieu à six heures, comme chez nous.

Je traversai Boves pour me rendre à Caudry où m'attendait un fort mince auditoire; peut-être une trentaine de personnes attirées par la promesse de projections lumineuses. C'était un piètre début. Je tins bon néanmoins, et j'accomplis de mon mieux ma mission.

Revenu à Paris, j'eus l'occasion de prendre la parole à l'Ecole des Roches et devant la Société suisse. Puis je partis pour Châlons et Cambrai. A Châlons, la conférence eut lieu sous la présidence d'un homme remarquable, M. Richard, président de la Chambre de commerce; à Cambrai, dans la Salle des concerts de la Ville, sous la présidence du Maire.

Le thème de mes causeries ne variait guère. J'établissais d'abord le fait français en Amérique: les découvertes, la colonisation, les fondations; puis la lutte contre l'Iroquois et l'Anglais et la cession du pays par le traité de Paris. Désormais, la vie se poursuivait sous un règne étranger et, après de longues étapes, aboutissait à la consécration de certaines libertés. Le fait français s'épanouissait même dans le domaine économique. La langue conservée donnait naissance à une littérature d'expression française traduisant les mœurs, les tendances et l'esprit d'un groupe homogène. Fidèle au souvenir français, ce groupe poursuit sa carrière et perpétue en Amérique la civilisation dont il a hérité.

Tel est le schéma des conférences que je donnais en France. Je le modifiais selon les auditoires. Les projections lumineuses y ajoutaient beaucoup et permettaient d'heureuses adaptations. Ainsi, devant la Société suisse, je pris plaisir à montrer sur l'écran le profil imposant des *Montagnes rocheuses* et la variété de nos lacs. Dans une région industrielle, je faisais valoir nos progrès d'ordre éco-

nomique. L'image, ici encore, était d'un singulier appoint. Les projections dont je disposais étaient loin d'être parfaites, mais elles révélaiient tout de même l'essor agricole et industriel que nous connaissions depuis quelques années. On y voyait poindre un Canada encore jeune mais plein d'énergie, et décidé à conquérir le siècle qu'on lui promettait.

Je fus aussi invité à Dijon. J'étais ravi d'aller en Bourgogne, de voir cette terre riche et ces villes, où le souvenir des ducs évoque des périodes de luttes et de domination. La conférence eut lieu à l'Université, dans un amphithéâtre de la Faculté des lettres. Le thème fut le même: toujours nos arpents de blé et la promesse d'un siècle de conquête. Le plus clair pour moi, c'est le souvenir que j'ai gardé d'un aimable accueil et d'un centre admirable de culture et d'art.

VACANCES

Les vacances posaient de graves questions, toujours du même ordre: trouver quelque part en France, à l'intérieur du pays ou sur la côte, le « petit trou pas cher ». Ce n'était pas facile alors, comme sans doute aujourd'hui: agences, amis surtout, étaient mis à contribution, mais nous avions peu de gens à consulter et cela augmentait nos difficultés. Et puis, qui connaît la province, surtout les avantages qu'elle offre à ceux qui désirent se livrer à une villégiature ? On peut toujours nous donner une indication, mais si vague !

Après plusieurs tentatives, nous avons choisi, la première année, un coin de la côte atlantique aux confins de la Bretagne, entre Paimbœuf et Pornic, Saint-Brévin l'Océan, menue commune poussant le calme jusqu'au

phénomène et où il n'y avait même pas de casino.

Notre maison faisait face à la mer. Nous y jouissions de merveilleux couchers de soleil et de l'immensité de l'océan. La mer était peu animée. Un jour, apparut au large un navire de haut tonnage, le *Léon Gambetta*, qui gagnait Saint-Nazaire. Ce fut une visite inoubliable. Le bateau revenait du Canada où il avait séjourné quelque temps, allant à Québec sinon à Montréal, si j'ai bonne mémoire. Le commandant et l'équipage avaient gardé le meilleur souvenir de leur séjour chez nous. Je parcourus le navire en tout sens, posant des questions, interrogeant les marins sur l'impression que leur avait fait mon pays.

Le chalet que nous occupions avait nom *Sémaphore*. On l'apercevait à peine de la route. De forme carrée, bâti en pierres recouvertes d'un enduit grisâtre, il portait un toit de tuiles rouges. Tout autour, des pins : le pin maritime dont le sommet s'épanouit en un bouquet de branches. Le sol était jonché d'aiguilles brunes. Il ne poussait guè-

re que du yucca, des ajoncs et des genêts. Le reste n'était que sable.

Notre maison était modeste. Elle nous valait cependant d'être appelés les « châtelains » par le voisinage. C'était à cause de la salle à manger qui, sans être magnifique, était tout de même assez imposante. Une large cheminée lui donnait un air antique et vaguement seigneurial. Ornée d'un écusson de fer : trois fleurs de lys et une couronne, et agrémentée d'un soufflet majestueux, elle était presque monumentale. Une lourde lampe de faïence incrustée de cuivre mettait quelque gravité à descendre du plafond. Dans un coin, une vénérable armoire complétait l'illusion d'opulence.

Tout près, je retrouve la mer. La plage est sablonneuse. Un peu au large, un banc de sable coupe la vague ; à marée basse, les mouettes s'y posent. Le soir, c'est le meilleur moment : le soleil descend derrière Saint-Nazaire et, sur la plage embrasée, ses rayons donnent au sable des tons de nacre. A l'horizon, les barques de pêcheurs semblent stationnaires, et leurs hautes voiles noires et

rouges paraissent, de loin, d'immenses papillons qui dorment.

Un jour, le coup d'œil fut grandiose. Nous regardions le soleil disparaître à l'horizon. Trois larges bandes traversaient le ciel. L'une rouge, au-dessus de Saint-Nazaire, l'autre d'un blanc laiteux, et la troisième du bleu le plus pur : les trois couleurs enveloppaient la côte de France. Tout était silencieux et doux, quand un orgue de barbarie lança les premières notes de la Marseillaise. Seulement pour cette minute d'émotion, cela valait d'être venu.

Nous nous ennuyons d'abord un peu. Nous ne faisons guère que manger, lire et dormir. Cela dura jusqu'au jour où nous fîmes des excursions dans le pays avec les voisins dont nous avions fait la connaissance et qui devaient rester nos meilleurs amis français.

D'abord, nous allons voir les environs qui ne manquent pas d'attrait : Saint-Brévin-les-Pins par exemple, bourg caractéristique où se trouve une vieille, très vieille église, qui fut inaugurée « Louis XIII (sic) régnant glo-

rieusement sur la France ». Les murs tout alentour sont bas, basses les maisons, les jardins petits : la pauvreté nivelle tout, mais tout est propre et coquet. La grève est rugueuse. Des rochers longent la mer, qui finit par les ronger. Ils sont de toutes les couleurs : rouges, jaunes, bleus, orange.

Puis, nous avons poussé plus loin, du côté de Pornic et de Paimbœuf. Pornic offre un caractère breton : c'est un vieux port de pêche qui accueille les barques où grouillent à plein fond les sardines argentées. Le décor de la ville est attirant ; nous nous y attardons à déjeuner généreusement, à même la marée détournée de Paris.

De Pornic, nous avons atteint l'Ile de Noirmoutier, à bord d'un navire poussif. C'est un beau pays que sillonnent de grandes allées et qui conserve les traits d'un vieux château. Simple illusion sans doute, on y reconnaît des reflets qui rappellent le Midi ; mais le climat breton ne passe-t-il pas pour particulièrement doux ?

Paimbœuf a surtout un caractère administratif.

Cela clôt la journée. Nous revenons par le minuscule train qui fait le service entre Paimbœuf et les communes agrippées le long de la côte, et qui jette dans cette paisible campagne de petits cris éperdus.

Nous apercevons, au passage, les marais salants qui s'étendent sur une vaste étendue. L'eau de mer, amenée par une canalisation, emplît les excavations pratiquées dans le sol, et dont la forme régulière donne à la terre l'aspect d'un papier quadrillé. L'eau s'évapore lentement et abandonne son sel qui est ensuite amassé en *meulons* sur de petites rondelles de terre, en attendant qu'il soit porté à la raffinerie.

Un autre jour, nouvelle excursion, cette fois vers la Loire et Saint-Nazaire, pour atteindre Guérande. Saint-Nazaire ne nous retient pas. Ce n'est guère plus qu'un port de mer, muni d'appareils de manutention, et d'aspect rébarbatif.

Guérande est tout ce que nous pourrons

connaître de la Bretagne, et nous n'aurons ainsi qu'un avant-goût de la vieille province. C'est une ville fortifiée qui, du moyen âge, a conservé ses vieux murs. L'enceinte est restreinte, et les portes monumentales. Tout autour de la ville primitive, qui forme comme un cœur de pierre, une autre ville s'est construite, vieille aussi et dont les maisons penchées d'un côté ou de l'autre portent des dates impressionnantes.

Nous vivons quelques minutes dans une autre époque. Les rues sont étroites, on y passe à peine, et nous nous attendons à voir paraître quelque grand seigneur suivi de sa troupe, ou une bande éparse de manants attachés à la glèbe ou à un obscur métier.

L'église est caractéristique. Elle date de l'an 862. Près de la porte, une petite chaire en pierre, creusée dans le mur, fut illustrée par les enseignements de saint Vincent Ferrer. Le style est mi-roman et mi-gothique, mélange qui se retrouve souvent et qui s'explique par des restaurations successives. Les vitraux sont remarquables. Au-dessus de la chaire est attaché un grand Christ qui fut

jeté à la mer en 1793 et revint bientôt à la côte. Retiré de l'eau, il fut précipité dans le fossé des remparts d'où des mains pieuses le sortirent pour le placer de nouveau dans l'église.

La visite s'achève dans une délicieuse flânerie parmi d'autres vieux monuments disséminés dans la ville morte. Le soleil jette ses rayons sur ce décor un instant ravivé pour nous; les vieilles pierres gardent les reflets auxquels de longues années les ont habituées. Nous portons un dernier regard sur Guérande en nous engageant vers la côte. Ineffaçable souvenir que j'évoque encore, et dont les années n'ont rien atténué.

Nous revenons par le Croisic. C'est une plage à la mode. Le port est remarquable. La mer s'y est creusé un vaste réservoir que nous trouvons vide, à cause de la marée basse. Quelques barques gisent sur le sol. Nous déjeunons pendant que la mer s'enfle et pénètre jusqu'aux quais. Les pêcheurs rentrent, leurs barques emplies de sardines. Toutes ces figures de marins sont résolues sous le hâle. Les sardines déposées dans des

paniers sont portées à la sardinerie pour y être salées. Les pêcheurs arrivent sans cesse : nous cherchons curieusement du regard au fond de chaque barque la masse argentée des petits poissons. Une forte odeur s'en dégage.

Nous visitons l'église où se retrouve l'architecture trapue de toute cette région, et nous reprenons la voiture qui nous conduit au bourg de Batz où nous nous arrêtons pour jeter un coup d'œil à des ruines. Une heure après nous sommes au Pouliguen, puis à La Baule, villégiature très à la mode, où les villas forment un boulevard face à la mer : une rue de Paris sur la plage. Dans le Bois d'amour, long de deux kilomètres, nous rencontrons quelques automobiles et fort peu d'amoureux. Nous continuons la promenade le long de la côte : voici Pornichet, Sainte-Marguerite, Saint-Marc, enfin les hautes cheminées des chantiers maritimes de Saint-Nazaire qui bouclent la boucle. Et nous retrouvons la paix de Saint-Brévin un instant brisée par notre équipée.

Les voyages sont finis.

Le Finistère n'est pas loin pourtant. Nous aurions bien voulu le visiter. Sa sauvagerie nous attirait. De là, nous serions allés jusqu'au Mont-Saint-Michel et revenus à Saint-Brévin par Rennes, Laval et Châteaubriant. Quel Canadien n'a rêvé de voir cette Bretagne, berceau de tant de nos ancêtres !

Malheureusement, notre beau projet, nourri depuis si longtemps, tomba à l'eau, par manque d'argent ; mais nous avions l'habitude de ces déceptions, fréquentes aux étudiants qui doivent vivre et payer leurs inscriptions, et qui voudraient bien tout voir d'un pays où ils ne seront pas toujours. Nous nous confinons à Saint-Brévin où, somme toute, nous coulons une vie paisible, sous les pins et parmi les ajoncs.

*

*

*

Les vacances suivantes, nous reprenions le chemin de la mer. Une agence de location nous avait dirigés vers les Charentes. On sait ce que ce pays, d'où nombre de Français sont venus vers notre pays, représente

pour nous. Nous étions installés à Chatelaillon, une plage de tout repos. On raconte dans le pays que Guérande a jailli des eaux comme une conquête quand Chatelaillon s'y est enfoncé. Il se peut bien, mais nous n'avons jamais vérifié ce fait étrange de bascule.

Nous habitions un vaste chalet à deux étages, auquel nous accédions par une allée profonde et qui faisait face à l'océan, dont nous disposions chaque jour. Nous prenions l'habitude de délicieuses flâneries sur la grève.

Chatelaillon n'avait rien d'affolant. On en avait vite fait le tour. Le soir, la place s'illuminait aux quinquets et un orgue de barbarie mugissait des airs d'opérette. La population se retirait tôt, et le calme enveloppait la place.

Pour nous, Chatelaillon valait surtout par ses environs : La Rochelle et Rochefort.

La Rochelle est une ville forte et un port imposant. Elle date, sous l'enveloppe de son manteau de pierre. On y reconnaît la puissance des siècles, puissance commerciale et

maritime, puissance sociale aussi, que révèlent les travaux d'une population résistante et fière. Ses monuments, ses places publiques entourées d'arcades, son port massif, tout prête à sa silhouette un caractère de vigueur et de durée.

Rochefort est terne et sans traits accentués. Nous y cherchons le souvenir de Pierre Loti qui ne s'y rencontre guère. Nous mangeons dans une pâtisserie de si délicieuses mille-feuilles que je ne les ai jamais oubliées.

Plus loin, c'est Brouage, la patrie de Champlain. Nous eussions voulu y atteindre : c'était pour nous un pèlerinage. Mais il fallait compter avec le transport. La première voiture venue exigeait un prix fou pour nos bourses. Nous dûmes y renoncer. Ce n'est que vingt ans plus tard que nous avons accompli notre rêve et contemplé la plaine que dominant les murs de Brouage. Une peinture que je garde précieusement me rappelle aujourd'hui ce souvenir où se reflète la figure sévère du fondateur de Québec.

SOUS LA COUPOLE

J'ai pris dès Montréal et très tôt le chemin de l'Académie française. Par la voie des *Annales politiques et littéraires*, que dirigeait Adolphe Brisson, sous le pseudonyme de *Bonhomme Chrysale*. Quelques colonnes y étaient consacrées à l'actualité, je ne sais plus sous quel titre. La vie littéraire y passait. Ainsi, je connaissais les auteurs les plus recherchés, je les voyais naître, grandir, s'installer dans leur conquête.

A ce point que nous savions mieux l'échiquier littéraire, sinon parisien, que les écrivains de France pris dans la mêlée, préoccupés de leurs intérêts immédiats. Du recul où nous nous trouvions, dans l'espace et dans le temps, puisque livres, journaux et revues devaient traverser l'océan, nous en avions, à la fois une vue d'ensemble et détaillée.

Nous allions rompre tout à coup avec la distance et avec le temps et, après quelques jours de traversée, nous trouver à Paris, mêlés à la vie de Paris, et lisant une feuille, non pas vieillie, mais venant de paraître. Et nous nous sentions perdus au milieu d'une réalité qui nous imposait sa présence. Nous avions devant nous les êtres avec qui, dans une familiarité lointaine, nous vivions depuis longtemps.

Les Français s'étonnaient de l'étendue, de la sûreté de cette connaissance des hommes en vue. En fait, nous disaient-ils, vous connaissez Paris mieux que nous, et ses hommes aussi. Parmi ces hommes, il y avait les académiciens, ceux que l'Académie avait consacrés en les accueillant. Le titre d'académicien nous suffisait. L'aréopage nous en imposait.

*

*

*

Quelques amis se réunissaient vers 1630 chez Conrart : Godeau disait ses vers, d'autres aussi ; et l'on parlait littérature, nouvelles,

affaires même; on échangeait des opinions, on se consultait. L'habitude fut bientôt prise de ces réunions, où des hommes ayant les mêmes préoccupations se communiquaient leurs idées. C'était un cénacle littéraire. Richelieu s'en empara: « Voilà la littérature dont je puis faire quelque chose, je vais l'organiser ». Il l'organisa. Les amis commencèrent à tenir registre de leurs délibérations et, dès 1635, des lettres patentes de Louis XIII constituaient l'Académie française. Richelieu voulait qu'elle fût la gardienne de la langue; les académiciens se mirent au dictionnaire — déjà !

Mais l'Académie était sans domicile. Elle siégeait chez l'un ou l'autre des académiciens de Paris: d'abord chez Conrart, puis ailleurs, et enfin chez le chancelier de France, Séguier. Louis XIV finit par lui donner deux salles au Louvre. Pendant cent ans, elle y tint ses séances.

L'Académie faillit être détruite par la Révolution qui ne voulait rien conserver du passé: en août 1793, elle fut forcée de s'éclipser. Mais elle reparut après la tourmente; et

elle devint le théâtre de luttes moins graves, mais très vives.

D'abord l'Académie nomma ses membres au lieu de les élire. Il n'était pas plus facile pour cela d'y pénétrer : Corneille dut s'y prendre à deux fois, Boileau qui se faisait, avec un zèle que d'aucuns estimaient un peu empressé, l'ami prompt à censurer, eut plus de difficultés encore.

Quand Fénelon mourut, en 1715, on songea à renouveler l'Académie. Tâche malaisée, car les hommes comparables à ceux du grand siècle manquaient. Massillon et Montesquieu — qui n'avait encore écrit que les *Lettres persanes*, — continuèrent pourtant d'entretenir l'éclat dont avait brillé l'illustre Compagnie. Plus tard, ce fut l'Ecole philosophique qui heurta à la porte de l'Académie. On n'ouvrit pas de très bon gré : Voltaire dut postuler trois fois ; il fut admis en 1742, ainsi que d'Alembert.

Puis ce fut le romantisme qui voulut les honneurs académiques, comme on dit de nos jours. Victor Hugo y aspira fortement et avec

persévérance. Lemercier, un ennemi pourtant, lui avait dit un jour, après une séance de la Société des Gens de lettres : « Que ne vous présentez-vous à l'Académie ? » Il s'y présenta. Et il fit courageusement les visites. Chateaubriand le reçut à bras ouverts. Mais il n'en fut pas ainsi de tous. Charles Nodier, pour qui Hugo avait cependant fait une campagne électorale, lui refusa sa voix. Villemain, le Secrétaire perpétuel, lui dit : « Vous ne pouvez pas arriver parce que vous êtes *le romantisme* ». Cousin lui affirma qu'il ne pouvait rien attendre de ces vieilles gachées. Thiers, lui ayant demandé pardon d'être ministre, se retrancha derrière une raison politique. Viennet fut presque touchant : « Je ne suis plus joué, dit-il à Hugo, et pourtant j'ai du talent. Mais c'est le romantisme qui me tue. Faites-moi ouvrir le Théâtre-Français et... »

Après s'être présenté cinq fois, Victor Hugo fut enfin élu. Le romantisme était entré à l'Académie : Vigny, Sainte-Beuve, Mérimée et Musset y arrivèrent.

Le même genre de lutte se continue aujourd'hui, à propos d'autres idées.

*

* *

Une élection n'est pas une mince affaire. On en parle longtemps d'avance. Le Tout-Paris s'en mêle. Les salons littéraires s'agitent, supputent les chances avant même que les candidatures ne se soient précisées. On distingue des courants qui ne touchent pas tous aux lettres : les écoles, les cénacles, la presse, le grand public s'en mêlent, parfois la politique.

Des élections passionnent l'opinion, d'autres la laissent indifférente. Quelques-unes sont ternes, et mettent en lice des inconnus, au moins du grand nombre. Ce sont des modestes qu'une élite apprécie et à qui le public s'étonne que l'on ait songé. Des fonctions remplies avec éclat, des succès foudroyants — tel le cas de Foch ou celui de Rostand — conduisent sous la Coupole.

Le candidat songe d'abord à ses visites, les fameuses visites académiques, si redoutables.

J'ai assisté chez Anatole Leroy-Beaulieu, non pas tout à fait à une visite académique — on le pense bien —, mais à l'aurore d'une candidature à l'Académie des Sciences morales et politiques, celle du Vicomte d'Avenel.

J'étais chez notre directeur, lorsque d'Avenel se présenta. Je me revois, en redingote étroite, le melon et les gants à la main, comme c'était de mode. « D'Avenel se porte candidat à l'Académie, me dit Anatole Leroy-Beaulieu, il vient faire la visite traditionnelle ». D'Avenel pénétra dans le salon de mon maître. La conversation porta sur le Canada que le sociologue connaissait bien et où il venait de faire, si je ne m'abuse, une série de conférences. Je pris congé sans rompre la discrétion, sans souhaiter bon succès au candidat malgré le vif désir que j'en avais.

Des candidats se plient mal aux visites : tel Anatole France. D'autres les accomplissent comme un rite. L'accueil qu'on leur réserve varie avec l'humeur des académiciens qui sont déjà nantis et dans la place. Ils ont beau jeu. Souvent, ils ne se prononcent pas, observant — c'est le cas de le dire —

« de Conrart le silence prudent ». Pour un qui s'engage à fond, que d'autres se récusent — ils ont promis leur voix ou se réservent. D'autres encore, dont l'accueil n'en est que plus aimable, ne se compromettent pas. Ou bien, s'ils sont de bonne humeur, ils s'amuse-
sent à supputer, en présence du candidat, les chances de ses adversaires. Le ton de la conversation est fort courtois, en général, mais qui sait ce qui se passe dans les esprits !

Au fond, l'élection seule compte et Dieu sait si elle est attendue ! Les reporters montent à l'assaut de la Coupole. Ils accueillent les votes et les publient aussitôt. Course à l'immortalité ! La majorité est influencée par les présences qui dépassent rarement trente-deux ou trente-trois, car il faut compter avec les malades, les absents, peut-être les boudeurs et naturellement les disparus. Des candidats l'emportent au premier tour. Ce sont les heureux. Il en est qui subissent des scrutins hésitants. Des voix se bloquent autour d'un nom et persistent jusqu'au mo-

ment où d'autres s'y ajoutent. L'heure est enfiévrée.

Enfin, les votes se cristallisent et le gagnant est livré à la publicité qui s'en empare avec voracité. On l'interviewe, on s'inquiète de sa vie, de ses goûts, de ses succès, de la voie qu'il a prise pour venir à l'Académie; on l'accueille, que dis-je: on le presse d'accueils; il fait bien dans les salons, dans les cérémonies; il pare les réunions et mange beaucoup en ville. Est-ce l'un d'eux qui disait: « Le jeton de présence est maigre, mais nous sommes nourris ». Vie très employée, très dispersée, jusqu'au moment où l'élu se ressaisit et se replie dans son œuvre et sa gloire.

*

* *

Mais il n'est pas encore intronisé. Il reste à fixer la date de la réception, ce dont l'Académie se charge et, pour l'élu, à préparer son discours. Lourde tâche ! Et parfois embarrassante; car on suppose aisément qu'un récipiendaire ne connaît rien, ou presque, de son prédécesseur: un grave historien ou un

philosophe d'un dramaturge gai ou d'un poète des grands chemins.

Enfin, tout s'arrange. Le nouvel élu se gave de lectures, s'informe des antécédents et de la vie de son sujet. Il le retrouve dans ses ancêtres, puis à l'école, au lycée, dans les institutions normales ou les universités, dans sa profession qui prête parfois à d'amusants retours: de la grand'route ou du théâtre-chantant à l'Institut. Il analyse aussi son œuvre dont il signalera les tendances et le tour d'esprit, sinon les soucis qu'elle révèle. A l'occasion, il donnera dans le couplet comme on fera pour lui. Il ne se privera pas de quelque malice, s'il s'en trouve sur son chemin, ni d'allusions à l'actualité, que l'auditoire, très sensible, accueillera d'un sourire ou d'un applaudissement.

Arrive le grand jour.

Des heures avant la séance, les abords du Palais Mazarin sont encombrés, car il y a plus de billets que de places. Les heureux, munis de **cartes roses**, pénétreront tout droit et se placeront au centre de la corbeille, près

des académiciens. Les autres patientent : ils forment une file qui s'allonge et qui se transforme avec l'heure. Au début, parfois dès le matin, ce sont des plantons qui se suivent et attendent pour d'autres. C'est un des métiers de Paris. Plus tard, peu avant l'ouverture, la file subit une métamorphose : les casquettes et les calottes font place aux chapeaux élégants et aux impeccables hauts de forme.

A l'intérieur, les académiciens occupent leur siège et le Bureau prend place derrière une table à tapis vert. Il se compose du directeur, du secrétaire perpétuel et de celui qui va accueillir, au nom de l'illustre Société, le récipiendaire. Celui-ci se lève, les regards se fixent sur lui. La séance commence.

*

* *

J'ai assisté à quatre réceptions : celles de Maurice Donnay, du Marquis de Ségur, de maître Henri Barboux et de Jean Richepin. J'entendis donc l'éloge d'Albert Sorel par Maurice Donnay, à qui Paul Bourget répon-

dit; celui d'Edmond Rousse par le Marquis de Ségur, que reçut Albert Vandal; de Ferdinand Brunetière par Henri Barboux, accueilli par Jules Claretie; et d'André Theuriet par Jean Richepin, à qui Maurice Barrès fit écho. Flot d'éloquence aux mouvements divers, flot de sentiments, d'images; assaut d'élégance et de finesse où percent les préoccupations de l'heure. Des applaudissements, des murmures, soulignent, parfois avec une passion contenue, les passages intéressants. On perçoit des virements d'opinion qui marquent des époques: comme il est loin « le parfum d'un vase vide » et proche le moment où, sous la Coupole, on acclama le nom de Jésus !

De Maître Barboux et du Marquis de Ségur, je n'ai guère gardé le souvenir. Un grand avocat, un remarquable historien s'écoutent mal du fond d'une tribune encombrée. Barrès me frappa: masque convaincu, voix sourde au service d'une prose admirable.

Maurice Donnay arrive, par le chemin des écoliers, du *Chat Noir* où les échansons

penchés sur la soif des poètes portaient, eux aussi, l'habit vert. Cependant, il ne renie rien de son passé. Il a assez d'esprit pour que l'illustre Compagnie lui pardonne tout. Il lit son discours lentement, d'une voix chaude, et le voilà immortel.

Il s'excuse, lui auteur de comédies, de prononcer l'éloge d'un historien sévère. Il évoque Albert Sorel, professeur à l'Ecole libre des Sciences politiques, qui apprit aux Français l'histoire de leur pays. Son œuvre, *l'Europe et la Révolution* s'achève par « un acte de foi inébranlable dans les destinées de la France et le génie de la race ». Donnay rappelle encore que Sorel, « un grand Normand », était attaché à sa province et s'y retirait volontiers.

Paul Bourget prend ensuite la parole : il montre Donnay tour à tour poète ironique, auteur de comédies et finalement dramaturge-sociologue. A ce dernier titre, s'il n'a pas énoncé de lois — ce qui n'était pas son affaire, — il a du moins remué des idées et relevé « les vastes causes sociales derrière les plus simples destinées privées ».

Paul Bourget reprend à son tour la grande figure d'Albert Sorel et signale le sacrifice qu'il fit en abandonnant le roman pour l'histoire. Du moins a-t-il consacré sa vie à une œuvre admirable où se trempe l'esprit de la nation.

Par la variété du ton et la profondeur des idées, ce fut vraiment une grande séance académique.

Voici Jean Richepin. Il vient tout droit de la bohème, et de la bohème à la langue verte. Mais il a tant aimé et si bien servi la langue française qu'on ne lui en tient pas rigueur. Richepin fut autrefois acclamé sans discrétion chez Bulier. Et sa muse, un peu débraillée, n'a encore rien d'académique; mais elle ne s'excuse point. Jean Richepin exprime seulement le regret que ce soit la première fois qu'il assiste à une séance de l'Académie.

Et il parle. Les vieux mots français fatigués par un long usage et, souvent, par un mauvais usage, prennent dans sa phrase prestigieuse un relief inattendu.

Je songe en l'écoutant que ces vocables sont

à nous ; ils ont passé les mers avec les marins et les soldats, les colons, les missionnaires et les artisans qui ont formé le noyau de notre race.

L'éloge des parlers du peuple et des terroirs sera le thème du discours de Richepin. Les mots viennent de loin. Ils se sont transmis à travers les générations sur les lèvres des êtres les plus divers : enfants, jeunes filles, commères, soldats, artisans, vagabonds, grand'mères, et composent les légendes, les dictons, les proverbes, les sobriquets, les termes de métier, les lieux communs, les devises, les tropes, où se retrempe le génie de la langue.

Mais il convient qu'on parle une fois pour toutes au récipiendaire d'antécédents qu'il devra oublier. Maurice Barrès prend la parole : Si j'avais jamais cru vous revoir, dit-il à Jean Richepin, j'aurais pensé que ce serait dans quelque cérémonie insolite, mais pas à l'Académie française. Vous êtes venu à nous par les grand'routes, et c'est votre province qui vous a sauvé. Barrès aussi doit tout à sa province. Quelques-uns ont pensé que le régio-

nalisme inspirerait à bon droit notre littérature, non pas le régionalisme de bimbeloterie qui menace de devenir à la mode, mais le fond même de la vie modeste et profonde de la province.

L'Académie a naturellement sa place au théâtre. Les auteurs dramatiques y font allusion volontiers. Rappellerai-je la parodie qu'ont faite dans *l'Habit vert* MM. de Flers et Caillavet ? Le récipiendaire ne manque pas la petite anecdote inutile, mais touchante, ni l'inévitable tirade qui a pour objet la femme.

Les femmes ne sont pas de l'Académie. Les cinq sections de l'Institut se sont réunies pour déclarer qu'elles ne pousseraient pas à ce point le féminisme. Et l'Institut n'a pas changé d'avis avec les années. Au Palais Mazarin même, que je visitais en touriste, je remarquai, dans la salle des séances, un petit buste de femme en pierre dont la figure ressemblait un peu à Madame de Sévigné. Je m'informai : — « Non, me répondit-on, il n'y a pas de femme : c'est la Vertu. »

Car il y a la vertu que l'on couronne périodiquement. Les académiciens compulsent de volumineux dossiers et décernent des prix. Puis, ils prononcent des discours où ils exaltent le dévouement des humbles et les inépuisables ressources de la charité. Ainsi l'a voulu M. Montyon, fondateur des prix.

M. Montyon n'a jamais eu de chance. Le succès bouda son œuvre littéraire et l'auteur peu lu, poursuivi jusqu'en outre-tombe par la guigne, ne laissa même pas une image d'après quoi l'on pût faire son monument. On trouva pourtant un bonhomme qui, lui ressemblant comme un frère, voulut bien, moyennant deux cents francs, poser et être pour la postérité M. Montyon.

Et l'Académie se referme sur le dictionnaire qui est ce qu'il y a chez elle de plus immortel.

*

*

*

Les sections de l'Institut tiennent chaque année une séance annuelle. De l'Académie des Sciences et de l'Académie des Sciences

morales et politiques, je n'ai guère de souvenirs : réunions graves de savants et de sociologues.

Lors de la séance annuelle de l'Académie des Beaux-Arts, le 9 novembre 1907, j'eus la joie d'entendre un de mes compatriotes.

Après une notice sur la vie et les travaux d'Eugène Guillaume, lue par le Secrétaire perpétuel, Henry Roujon, des musiciens exécutèrent une scène lyrique qui avait remporté le premier grand prix: *Selma*, œuvre de M. Maurice-Georges-Eugène Le Boucher, élève de Fauré et de Widor. Les vers étaient mauvais et une musique, qui semblait tamisée, descendait sur l'auditoire depuis la tribune où Vidal dirigeait, avec quelle sobre élégance, l'accompagnement par l'orchestre de l'Opéra. Rodolphe Plamondon tenait le rôle de Kaïs. Il disait des choses attendries :

*Non, car je viens d'entendre,
Tu ne peux t'en défendre,
Ta voix douce et si tendre
Répéter ton aveu.*

Jamais je n'ai mieux compris qu'il y a une poésie qui gagne à être chantée. Pour moi,

la douceur de la voix demeure ainsi que l'émotion qu'elle m'a donnée ; mais les mots sont morts comme l'héroïne sacrifiée par le vieillard Rassim à la colère du dieu Bel.

On est patriote loin de son pays. J'eusse voulu dire à tous : un Canadien français chante sous la Coupole et, naïvement, j'associais son succès à ceux que quelques-uns de nos compatriotes ont remportés en France. Avouons cette faiblesse. Quel orgueil nous éprouvions, par exemple, à rappeler aux Français qu'un des nôtres installa le trolley rue Réaumur... quand il n'y a pas là de quoi s'exalter.

*

* *

Hanté par l'immortalité académique, qui ne peut être que terrestre, j'ai voulu savoir comment elle prenait fin.

Emile Gebhart mourut pendant que je me trouvais à Paris. Je me rendis chez lui pour saluer sa dépouille. Une foule discrète attendait. Le cercueil était recouvert de l'habit d'académicien, sur lequel on avait jeté le chapeau et l'épée. Le cortège suivit le boule-

vard de Strasbourg jusqu'à la gare de l'Est où des discours furent prononcés.

Le long du parcours, les hommes soulevaient leur chapeau, les femmes se signaient, les sentinelles, de leur guérite, présentaient les armes. A la gare, la cérémonie terminée, je m'approchai : la bière avait été placée dans une forte boîte de bois qui portait ces mots : « Un cercueil, côté à ouvrir, Nancy ». Ainsi s'achevait, au moins dans le décor de Paris, la vie de ce grand Lorrain.

Le service de François Coppée eut lieu à Saint-François-Xavier. Nous avons pris place face à l'église, dans un petit parc. Les portes du temple étaient fermées, par crainte d'une manifestation. Autour de nous, un peloton de soldats attendait la fin de la cérémonie pour rendre les honneurs. Entre-temps, un pauvre corbillard suivi de deux personnes s'engagea sur le boulevard des Invalides. Un commandement bref, un cliquetis soudain et ferme : le peloton présentait les armes à l'un de ces humbles que le poète avait chantés.

Les portes de l'église s'ouvrirent brusque-

ment, et le cortège se dirigea aussitôt vers le cimetière Montparnasse. Il n'y eut pas de discours. La dépouille de Coppée fut descendue dans le caveau familial. Sur la pierre tombale, on déposa une palme verte en souvenir du *Passant*, le premier grand succès du poète et de son interprète, Sarah Bernhardt.

*

*

*

L'Académie, dont le roi Georges V disait qu'elle fait l'orgueil de la France et l'envie de l'Europe, ne meurt pas. Le duc de Luxembourg — Albert Vandal le rappelait dans son discours de réception au Marquis de Ségur — avait été surnommé le *tapissier de Notre-Dame* parce qu'il en garnissait les murs avec des drapeaux pris à l'ennemi et que, ces étendards déjà déchiquetés pour avoir traversé les batailles achevant de tomber en poussière, il repartait en campagne et en rapportait d'autres.

Ainsi les académiciens qui se succèdent ornent sans cesse de nouveaux fleurons l'im-

mortelle couronne de la France. Les œuvres de l'Académie subsistent et font rayonner au loin la lumière intellectuelle du pays. « Cou-pole, s'exclamait Jean Richepin, ciel resplen-dissant des plus merveilleuses étoiles de Fran-ce ! »

RENCONTRES

Il y a diverses façons de s'adapter au climat intellectuel d'un pays ou d'une ville. J'ai connu des étudiants et des touristes qui ne s'arrêtaient pas à comprendre, à pénétrer le milieu où ils étaient appelés à vivre, ne fût-ce que quelques jours.

Je me rappelle avoir conduit à travers Paris un homme — un Français pourtant, mais qui avait vécu chez nous jusque-là — que je croyais intelligent sinon cultivé. Nous montions le boulevard Saint-Michel et je m'efforçais de lui signaler les monuments qui nous entouraient. Il s'en souciait fort peu et je fus stupéfié de le voir porter tout son intérêt sur les montres des magasins.

Des étudiants passaient leur temps au restaurant, au café, sans autre souci que de parler du pays ou de leurs petites histoires, refusant de se mêler à la vie de Paris, d'appro-

cher les maîtres, de se rendre à leurs invitations ou de répondre à leurs prévenances.

Une de mes préoccupations durant mon séjour en France a été de rencontrer le plus de personnalités possible. Les noms de ceux avec qui j'ai eu le plaisir de causer me reviennent aujourd'hui que j'écris ces souvenirs. Je revois leurs silhouettes. Je les ai évoqués ailleurs, et je n'y reviens pas. Je mentionnerai pourtant Gabriel Hanotaux et Gabriel-Louis Jaray, qui devaient fonder le Comité France-Amérique ; Gaston Deschamps, Edouard Rod et M. Béchaux, du *Correspondant*, qui m'accueillit paternellement.

Il me serait difficile, après tant d'années, de reconstituer des conversations sans craindre de trahir la pensée de ceux que j'ai connus ou simplement approchés. Je m'en tiens aux entrevues dont j'ai fixé l'essentiel dans des notes qui, malheureusement, ne sont pas complètes.

*

*

*

Je m'étais mis dans l'idée de rendre visite à quelques écrivains et de leur faire le coup de l'autographe.

J'allai d'abord chez Monsieur de Molinari. Il habitait rue de Verneuil où je fus accueilli par sa belle-fille, femme sérieuse qui possédait l'Economie politique mieux que beaucoup d'économistes, et qui parlait protectionnisme, Nouvelle-Zélande, Canada, comme un professeur de la Faculté de Paris.

Le maître paraît. Il est très vieux, mais plein de vie. Il parle bas, comme à lui-même. Les cheveux sont blancs et courts. La figure est plissée. « Vous m'évoquez le Canada, me dit-il dès le début de la conversation. C'est un pays que j'ai visité dans l'enchantement et dont je garde le meilleur souvenir ». Je lui rappelle que mon père était de ceux qui l'accueillirent lorsqu'il traversa l'Atlantique au moment de la fondation du *Crédit franco-canadien*.

« Vous avez, continue-t-il, un système de banque admirable : les garanties qu'il fournit sont des plus solides. » Ce témoignage d'un homme qui s'y connaît, et qui a étudié sur place le rouage de nos institutions financières m'enchanté. La conversation dévie vers l'école libérale dont Molinari est le plus grand représentant. Il a gardé ses positions et il reste fidèle aux vieux principes, au libéralisme pur, celui de 1860. Je rencontre donc un des derniers fidèles du libéralisme économique, un des contemporains de Rossi. Depuis, l'école a évolué. Paul Leroy-Beaulieu, un des derniers tenants de la doctrine qui préconise la liberté des échanges et du jeu des intérêts, oscille vers l'étatisme.

Nous abandonnons les questions économiques pour revenir au Canada. « La religion joue toujours un grand rôle dans votre pays, me dit Monsieur de Molinari. Vous avez raison ; la religion est un grand lien : *religare*. » Je le quitte, très impressionné par ce dernier propos où il me semble découvrir un retour tardif, presque silencieux, vers l'éternelle vérité.

*

*

*

Par une ravissante matinée de printemps, encore indécise mais pleine de la promesse d'un beau jour, je me dirigeai vers la rue Monge. Je m'arrêtai au numéro cinquante-neuf, devant un immeuble très modeste, situé au milieu du quartier populeux qu'habitait Emile Faguet. « Monsieur ne reçoit pas encore », me dit la concierge. J'insiste. Elle consent à me laisser passer : c'est au quatrième au-dessus de l'entresol. Je frappe. Même réponse qu'en bas. J'insiste encore. J'ai un mot d'introduction de René Doumic. J'y glisse ma carte, à tout hasard. Et j'entre dans un tout petit appartement, meublé avec simplicité, où l'on veut bien m'accueillir.

Le veston d'intérieur d'Emile Faguet s'ouvre sur une chemise grise et une lavallière rouge. Les cheveux sont en désordre et la moustache, curieusement hérissée. L'œil est très fin, la figure ouverte. C'est le vieux libéral. Il est tout à fait l'homme de ses livres. Je m'attendais à ce décor, à cette modération, à ce laisser-aller. Faguet est un causeur ad-

mirable, plein de mots qui jaillissent. Il parle comme il écrit ses articles. J'ai conservé de cet homme de juste milieu, de sens commun, une impression très vive. Il m'est apparu plein d'esprit, de douceur et d'humanité.

Je lui dis la place qu'il occupe chez nous. Nous utilisons sa pensée à l'enseignement des nôtres. Il a de gros succès de librairie au Canada français. Ses livres sont attendus. Je mentionne en passant *L'Anticléricalisme*. Il paraît enchanté. « Tant mieux, me dit-il, tant mieux. »

Je l'observe à mesure que la conversation se déroule. Il est rivé à son fauteuil à cause d'un accident : une jambe cassée.

— Je n'ai pas fait mon cours cette année, mais je le reprendrai.

— Et vous n'avez pas lu votre magnifique discours lors de la réception de René Doumic à l'Académie française ?

— Non, me réplique-t-il, je ne le pouvais pas. Aller donner son cours en boitant, soutenu par un huissier, cela peut se faire, cela est même chic. Je le ferai l'an prochain. Mais aller à l'Institut en habit vert, avec une jam-

be en moins et une épée en plus. Non pas ça, vraiment. D'ailleurs, Lemaître lit divinement. C'est un ami : il m'a admirablement servi. Il n'avait pas à se gêner, à craindre de se faire valoir. Il pouvait y aller...

— Vous vous êtes intéressé à la Révolution et au socialisme ?

— Oui, mais que serait le collectivisme ? J'ai eu des enthousiasmes et des effrois. J'ai cru devenir socialiste en croisant des miséreux. Car il y a les gueux. Rousseau, quand il avait le sens commun — et il l'a eu, il l'a eu — formulait un socialisme spécial qui me plaît : il ne voulait ni gueux ni richards. Il y a trop de riches et trop de gueux. Mais comment en réduire le nombre ? Pas par le collectivisme en tout cas. Je suis en faveur des retraites ouvrières et de la réduction des droits de succession. Je crois que, grâce à ces mesures, on corrigerait certains maux de la société. Mais pas de collectivisme ! Quel tas de petits despotes cela ferait ! Et puis, il faut respecter l'initiative individuelle ; elle a du bon. A dix-sept ans, on doit faire son chemin.

— Firmin Roz concluait ainsi un chapitre de son *Energie américaine*: « Ne bureaucratisez pas la vie ».

— C'est absolument cela: la bureaucratie tyrannique.

— Vous avez aussi parlé de l'incompétence de la démocratie.

— Oui. J'en ai fait une sorte de pamphlet. J'ai voulu dire des vérités. Voyez-vous, la démocratie, c'est Narcisse, Narcisse qui se regarde, qui se contemple. Il faut tâcher d'en tirer quelque chose.

— Il est curieux, repris-je en changeant de sujet et pour revenir à la littérature, d'avoir vu si liés, si amicalement unis, les quatre grands critiques de l'Académie française. Vous dites Lemaître votre ami. Vous aimez Doumic et Doumic vous le rend au centuple. Quant à Brunetière...

— Brunetière m'aimait bien; cependant, il ne lui plaisait guère de me voir à la *Revue des Deux-Mondes*. Il jugeait mon genre un peu débraillé et que, en me pliant à la discipline de la Revue, je me contraignais pour

ne plus être moi-même. Cela a changé depuis que c'est Charmes.

— Mais votre article sur Rousseau, par exemple, cadre très bien avec la *Revue*.

— Oui, c'est un article sérieux.

— Vous avez beaucoup publié cette année. Vous dites que les livres qui suivront *l'Amitié* et *l'Amour* sont achevés et qu'ils paraîtront dans les prochains dix-huit mois ; vous avez écrit le *Culte de l'incompétence* et la *Démision de la morale*.

La figure de Faguet se fait tout à coup sérieuse : « Ça, dit-il, c'est un ouvrage auquel j'attache de l'importance ». Douterait-il de ses œuvres, ou s'amuserait-il à n'y pas croire ?

— Allez-vous publier quelque chose sur le féminisme ?

— Oui, le livre est terminé. Il paraîtra dans trois mois. J'y ai réuni tout ce que j'ai écrit sur ce sujet, y compris l'article que j'ai consacré à Colette Yver.

— J'ai retenu vos expressions : *féminin*, *féministe*, *fémineux*.

— Eh oui ! Il y a le féministe : celui qui a une idée, une théorie. Mais il y a l'homme

qui aime les femmes. On ne peut pas dire qu'il soit un féminin. Le féminin est celui qui a quelque chose du caractère de la femme. J'avais besoin d'un mot : j'ai inventé *fémineux*.

— J'ai goûté cette histoire d'applaudissement-gaffe que vous racontez au sujet de Brunetière. Il aurait cité avec fougue quelques vers d'un auteur que l'auditoire accueillit d'enthousiasme. Brunetière attendit, puis il dit : Je pense absolument le contraire.

— Ce propos est rigoureusement vrai, et j'en garantis l'authenticité. Là où il y a hypothèse, c'est quand je dis que Brunetière l'a fait exprès. Mais je le crois.

Je quitte le Maître, et je reviens à pied jusqu'au coin du boulevard Saint-Michel et du boulevard Saint-Germain. Près de la grille de Cluny, en avant des ruines du Jardin, je découvre un aspect des élections qui vont avoir lieu à Paris.

Il s'agit du Vième arrondissement. Les affiches se suivent comme des bêtes étranges, imaginées par quelque caricaturiste : des cais-

ses sur deux pieds, les pieds pris sur le sol, dans du mortier, comme un échafaudage. Fixées de dix à quinze pas l'une de l'autre, elles exposent au regard les programmes électoraux. Il y a cinq candidats, dont j'ai cueilli les titres et professions: Paul Painlevé, membre de l'Institut, candidat de la *Concentration républicaine*; Jules Affray, avocat à la Cour d'appel, conseiller municipal, candidat du *Comité républicain libéral-démocratique*; Félix Poli, employé syndiqué, candidat du *parti socialiste*; Fabien Scossa Braggi, homme de lettres (une jolie femme s'esclaffe en lisant ce titre), candidat *républicain indépendant, anti-collectiviste*; G. Tillié: *seul candidat républicain socialiste de politique économique* ! Et de cinq ! La lutte paraît vive au quartier des Ecoles. Paris ainsi bariolé est vraiment curieux. Du jaune, du rouge, du vert, du bleu, du noir, cela fait sourire. Les candidats affichent leur serments comme les théâtres leurs pièces: colonnes Morris de la politique.

Tout à l'heure, après m'avoir expliqué ses opinions sociales, Faguet ajoutait avec un sou-

rire: « Voilà mes pauvres petites idées ». Et son geste se perdait, bonnement sceptique.

— J'ai, lui ai-je dit en le quittant, rencontré deux faits qui m'ont frappé: la misère des rues et l'insolence riche d'une sortie de l'Opéra, un soir de gala.

— C'est trop, répond M. Faguet. Et il répète: « Il y a les richards et les gueux: On doit pouvoir rapprocher les extrêmes. Moins de gueux, et moins de richards. »

*

* *

Je me rends place d'Iéna, au numéro trois.

« Monsieur Etienne Lamy habite au premier au-dessus, en face », m'a dit le concierge. Cela paraît compliqué à qui n'a pas l'habitude. Il suffit d'un peu d'attention. Je sonne, et l'on m'introduit dans le petit cabinet où l'écrivain travaille.

Figure douce et pensive ; cheveux en brosse ; tête toute blanche. Il donne l'impression d'une grande simplicité. C'est un type très pur de Français.

Il s'informe d'abord de notre pays et de ses amis les Thibaudeau. Il a gardé du Ca-

nada un tel souvenir qu'il songeait à y revenir. M. Monk l'avait invité.

— J'ai répondu au ministre : « Si vous voulez m'utiliser, voici comment je vois la chose : je ne saurais faire des articles économiques mais je sais que l'on mène chez vous bien des vies : on est pêcheur, semeur de blé, bûcheron. Je voudrais être conduit dans les centres où l'on mène ces vies : j'écritais mes impressions sur place, car je ne veux rien écrire en dehors de ce voyage ou après. Je crois que ces articles seraient lus, car on lit les relations de voyage. » Mais M. Monk a démissionné, sans abandonner son projet il est vrai. Et puis, je suis devenu Secrétaire perpétuel de l'Académie : je ne pourrais plus m'absenter quatre mois.

Etienne Lamy me dit : « Les professeurs de Harvard venus à Paris ont fait *remonter nos actions* en parlant comme ils l'ont fait de la France et de la famille française. C'est qu'ils ont vécu dans un milieu intelligent, posé. »

Tout en écoutant Etienne Lamy, je regarde autour de moi. Le décor est tout à fait

simple. Une table de travail, quelques meubles anciens. Sous les pieds du maître, une peau de panthère, au plafond, une lampe de sanctuaire. Et c'est entre ce lampion et ce fauve que Lamy a écrit la *Femme de demain*.

Je devais retrouver Etienne Lamy plus tard, en 1913. Il avait bien voulu présider la deuxième des conférences que je donnai sur le Canada français, dans le grand amphithéâtre de l'Ecole des Sciences politiques de Paris. Au cours de l'allocution qu'il prononçait, l'amnésie le frappa. Ce furent de longues minutes de silence durant lesquelles l'orateur, la tête légèrement inclinée, attendit.

Je ne l'ai pas revu. Comment ne garderais-je pas de lui, de sa bonté, de l'affection qu'il voulait bien me témoigner, le plus vif, le plus durable souvenir ?

*

* *

J'arrive rue Saint-Philippe-du-Roule vers onze heures de la matinée. On m'introduit

dans un salon d'apparence sobre. Bazin ne passe ici que six mois de l'année, et encore n'est-ce que depuis son élection à l'Académie. Autrefois, il habitait Angers, et ne séjournait à Paris que deux mois durant. Accrochés au mur, quelques portraits d'ancêtres. Les meubles sont recouverts de vieilles tapisseries. Dans un coin de la pièce, un piano. L'atmosphère indique que l'on vit ici en famille.

Une porte s'ouvre, qui donne sur le cabinet de travail, et le romancier est devant moi, souriant, accueillant. Je pénètre dans ce cabinet, très simple, comme meublé pour peu de temps : un bureau, une armoire, une bibliothèque.

Nous nous asseyons près du feu où une bûche achève de se consumer. Bazin est petit, légèrement nerveux ; son geste est élégant ; son verbe, d'une pureté académique et très facile.

Nous causons. Bazin évoque avec émotion le souvenir de Monseigneur Bruchési qu'il a connu jeune prêtre, ayant eu l'occasion de le rencontrer alors qu'il voyageait en France.

Puis, la conversation s'oriente vers notre pays. Je ne me rends pas bien compte de qui il tient cette opinion, mais il estime que nous commençons à nous encanailler au Canada : « Il ne faut pas croire à toutes ces paroles de révolte. Cela commence par du libéralisme, et cela finit comme en France par la révolution ».

— Que ne venez-vous dire cela aux Canadiens ?

— J'irai au Canada. J'ai le plus vif désir de connaître ce pays. Quant aux Etats-Unis, je n'aime pas beaucoup la façon que l'on a d'y promener les littérateurs, de les montrer en quelque sorte. J'ai eu plusieurs propositions de ce genre, je les ai refusées. Et puis, je trouve — puisque l'on consent à payer si cher un ténor — que l'on paie mal le conférencier. Je parle des Américains, non des Canadiens. J'irai certainement au Canada où sir Wilfrid Laurier a bien voulu m'inviter cette année.

— Vous venez en France, poursuit M. Bazin, étudier l'Economie politique et sociale.

Vous devez visiter nos œuvres. Vous y reconnaîtrez la force de cette France si atteinte. Elle présente ce contraste étonnant de vivre quand même elle paraît morte.

Je lui dis ce que je dois aux *Oberlé*. Ils m'ont aidé à mieux comprendre mon pays. « Il faudra voir l'Alsace, s'écrit René Bazin. Vous y rencontrerez des hommes de valeur et d'une rare énergie. Vous verrez que la nation allemande ne remplace pas la nation française; et que, s'il faut au monde une nation maîtresse, la France peut l'abriter encore ».

M. Bazin m'indique quelques-unes des visites qu'il souhaite que je fasse: à la *Jeunesse catholique*, à l'*Office central des œuvres de charité*, aux *Adorateurs du Sacré-Cœur*, à l'*Hôpital Saint-Joseph*, aux *Dames auxiliaires du purgatoire*, aux *Petites sœurs de l'Assomption*. « Vous verrez par ces œuvres la grande vie religieuse qui bat au cœur de la France, qui n'est pas encore détruite. La France ne peut pas mourir. J'ai confiance. C'est douter de la miséricorde de Dieu que de pleurer notre patrie disparue ».

La conversation s'achève sur quelques personnalités du monde littéraire.

Maurice Barrès d'abord. C'est un esprit supérieur. Il viendra peut-être au catholicisme. Je le crois. Il est très encensé. Il n'a pas, devant la louange, le contre-poids de la religion, et cela peut être un obstacle à se courber dans la foi. Il y viendra pourtant.

Voyez aussi Paul Bourget qui est un écrivain très fort, porté vers le monarchisme. Je crois que la monarchie triomphera un jour ; pour le moment, devant les intérêts de l'Eglise, toutes les forces doivent s'unir et combattre.

— J'ai été frappé par une réflexion de mon professeur de littérature sociale au Collège des Sciences sociales, Charles Brun. Il vous a cité longuement, disant que s'il convenait de parler des romanciers naturalistes, une part devait être faite aux idéalistes.

— Les romanciers comme Zola, rétorque M. Bazin, n'aiment pas le peuple. La France de Zola serait insupportable. Il faut aimer pour décrire.

— Alors, ce critique vous a bien jugé qui vous a reconnu cet amour.

— Mais oui, j'aime mes personnages ; bien sûr que je les aime. Certains romanciers écrivent des romans sociaux, alors qu'ils ne connaissent même pas leur boulanger ni leur épiciier. Il faut connaître pour décrire. Je connais mes héros, j'ai vécu leur vie. Venez voir la Vendée angevine : je vous les montrerai. Vous verrez leur foi !

— Il y a donc encore des Noëllet ?

— Je vous crois. Vous verrez des villages où tous les paroissiens font leurs Pâques.

— Ces villages seraient à citer à côté de ceux où l'on prétend que personne ne les fait.

— Eh oui ! Il faut connaître la France. Elle n'est pas le Gouvernement. Etudiez cette France là, et vous en ferez le plus beau de vos cours.

M. Bazin, au moment où je le quitte, m'offre l'édition académique de son discours de réception et sa photographie autographiée.

— Quelle œuvre parmi les vôtres, préférez-vous, cher Maître ?

— Quand mes livres sont faits, je ne m'en inquiète plus.

— Vive pourtant la *Terre qui meurt* !

— Il en est qui aiment mieux mon dernier livre.

Nous repassons un instant dans le cabinet de travail.

— Tenez, me dit M. Bazin, voici le portrait de mon grand-père : un Vendéen.

Je lève les yeux vers une figure de brave : front haut, regard droit, physionomie ouverte et ferme.

— Et voici ma grand'mère, une Parisienne. Je suis donc de la Vendée et de Paris.

Et, jetant les yeux sur une photo placée sur une table : « Ce sont mes enfants... j'en ai beaucoup ».

Comme je lui renouvelle, en le quittant, l'expression de ma vive sympathie :

— Conservez-la moi. Je la retrouverai au Canada.

*

* *

Depuis des années, j'avais pratiqué Maurice Barrès. Je m'y étais contraint en quelque

sorte; car ses premières œuvres exigent, comme celles de Paul Claudel, une longue familiarité. Il suffit de lire les articles des critiques lors de la publication de ces livres pour se rendre compte de leur étonnement, de leur recul.

Je m'y étais pourtant attaché, cramponné; et j'étais arrivé à posséder le secret de cette prose déconcertante.

Je voulus connaître les lieux qui inspiraient sa pensée. Nous allâmes, ma femme et moi, en Alsace, y accomplir le pèlerinage du Mont Sainte-Odile où le souvenir de Taine nous accompagnait aussi.

De Strasbourg, la route grimpe vers le Mont par de nombreux encerclements. Sur le sommet, que les pins escaladent, les fameux pins d'Alsace, droits comme des conquérants, le Monastère avec son jardin potager, que Barrès poétisa. Quelle impression de paix flotte sur ces hauteurs qui dominent les vallées lointaines.

Plus tard, nous devions, toujours sur les pas de Barrès, nous porter vers la *Colline inspirée*, et y évoquer une de ses plus belles œu-

vres, *Les Amitiés françaises*, où il enrichit l'esprit de son fils de la leçon qui monte des choses.

Tout cela, je l'accomplissais dans la fidélité du maître que j'avais choisi, mais que je ne connaissais pas. Je l'avais entrevu deux fois : au cours d'une matinée organisée en faveur d'une œuvre de charité et à l'Académie. Il parlait sans grâce, d'une voix sourde.

Depuis longtemps je demandais à mon ami, Gabriel-Louis Jaray, de m'obtenir un rendez-vous. Enfin, je reçus un mot aimable et bref où Barrès, de sa grande écriture, me convoquait.

Il me reçut à sa permanence que Jérôme et Jean Tharaud décrivent ainsi : « C'était un logement de trois pièces au premier étage d'une très vieille et très sordide maison dans une rue également vieille et sordide, aux environs des Halles. »

Quand on pense à ce qu'était Maurice Barrès, prince des lettres, académicien, député, figure universelle, on s'étonne qu'il re-

gût dans ce réduit. Il en avait sans doute des raisons démocratiques.

Il m'accueillit fort aimablement, malgré le peu d'intérêt que lui offrait ma visite. Je lui dis mon admiration et mon attachement, et comment j'avais, à sa suite, accompli le pèlerinage de Sainte-Odile. Cela, sans le connaître autrement que par son œuvre.

Après quelques mots sur la situation des Alsaciens-Lorrains et des Canadiens français, deux fidélités distinctes mais aussi tenaces l'une que l'autre, je lui dis notre vif désir de l'accueillir au Canada. Il se replie sur ses travaux, la députation, l'Académie. Comment quitter tout cela pour plusieurs mois ? Il nourrit pourtant le projet de traverser l'Atlantique et de retrouver dans nos mœurs et nos attitudes quelque chose du souffle qui passe sur Sion-Vaudémont.

*

* *

J'ai rencontré Paul Déroulède en février 1908, à la Société de Géographie où il présidait une fête donnée par la Ligue des Patriotes du VI^e Arrondissement.

Il est grand et fort. Il parle d'abondance et avec beaucoup d'émotion. Le geste est large, la figure ouverte, franche, bourrue. Il soulève l'enthousiasme. C'est une force, une force de réaction comme il y en a encore en France.

En le voyant, j'ai compris ce que peut un homme, et comment le courage, la droiture, l'énergie, la beauté morale, l'honorabilité et la fierté, *quand même*, peuvent entraîner une foule.

Combien grand à côté des détracteurs de la patrie française, m'est apparu Déroulède. En lui, dans sa parole, ses idées, son idéal, son panache, j'ai retrouvé cette France que j'ai tant aimée, que j'ai cherchée depuis que je la coudoie, que j'ai cru parfois morte, avant de la sentir vibrer dans l'âme de Déroulède.

Déroulède parle de l'anéantissement du Président de la République. Ce que voudrait Déroulède — qui déclare abandonner le projet de constitution qu'il avait conçu neuf ans plus tôt — c'est, pour la France, une constitution où les pouvoirs ne seraient pas confondus ; où le président représenterait la nation

parce qu'il serait élu par elle ; où une Cour Suprême veillerait à ce que des exactions, possibles avec tous les pouvoirs, ne soient pas commises. « Pour qu'on ne me jette pas l'accusation de prêcher mes rêves, résume Déroulède, je propose une constitution qui existe déjà — celle des Etats-Unis ».

« Pensons à nos morts », dit enfin Déroulède, qui s'excuse de troubler une fête gaie par une note sombre. Et il évoque un souvenir. C'était en 1886, lors de la dernière guerre gréco-turque. Le président d'une ligue de patriotes helléniques avait demandé à la France de se souvenir que la Grèce l'avait aidée en 1870, et l'avait priée de la secourir à son tour. Déroulède était en Italie. Il laisse là son voyage, il se dirige vers Athènes pour s'enrôler, mais il arrive trop tard : les préliminaires de paix sont signés. Il est bien accueilli et va visiter avec des militaires un endroit où, la veille, on s'était bien battu.

Déroulède y reçut un enthousiaste accueil. On alluma des feux, on fit rôtir des moutons entiers, et l'on versa de ce petit vin clair que

chanta Théocrite. La fête, grave au début, s'égayait ensuite par l'entrain naturel et le secours des vins. Mais tout à coup, le chef, âgé de trente ans, frappa dans ses mains et dit avec autorité, en grec d'abord, puis en français : « Pensons à nos morts ! »

Pensons à nos morts, reprend Déroulède, à ceux de la frontière marocaine. C'est parce qu'il y aura toujours des Français pour aller se faire tuer sous les drapeaux que je crois à l'immortalité de la Patrie, comme je crois en Dieu, quand même !

*

* *

Je laisse l'Ecole à trois heures, après le cours de M. Flach, pour me diriger vers la statue de Diderot, au coin du boulevard Saint-Germain et de la rue de Rennes, où m'attend Arthur Laurendeau. Nous sautons dans l'autobus *Montmartre-Saint-Germain-des-Prés*, pour en descendre au Palais-Royal, longer la rue Saint-Honoré, monter la petite rue des Bons-Enfants, pénétrer dans la vieille cour intérieure du numéro vingt-huit.

Le lieu me paraît mal choisi pour recevoir

une bibliothèque comme celle de Ferdinand Brunetière. Une chambre nue, qui n'a rien de la salle d'exposition et où les volumes sont rangés, les uns sur des rayons, les autres sur des tables. Cela sent l'enchère, la vente publique : plus de caractère ni d'intimité. Il n'y a plus que des livres à vendre ; et c'est nous-mêmes, par notre pieux souvenir, qui créons notre émotion.

Des volumes sont ficelés, d'autres gisent ça et là. Nous en prenons un, pour le toucher, et j'en choisis un vieux, plutôt que l'édition de Victor Hugo dont les pages ne sont pas découpées. Et nous parcourons quelques titres. L'émotion nous envahit devant ces ouvrages que Brunetière a lus et annotés. Nous ne l'avons pas connu, sinon par son œuvre, vigoureuse et tenace. Et nous retrouvons ici sa pensée disséminée dans des notes qui illuminent, complètent et combattent la pensée de Renan et celle d'autres auteurs.

Je demande Renan. Je veux voir ces notes jetées en marge, d'une écriture volontaire. Je veux voir comment réagissait Brunetière. Je

veux prendre tout ce qui reste de lui dans cette chambre dénudée.

Renan, contre l'influence de qui Brunetière a tant lutté ! Renan qu'il a fouillé, déshabillé, montré à nu. Je feuillette *Marc-Aurèle*, les *Evangelies*, *Saint-Paul*; et, dans les marges, je trouve les remarques brèves que mentionne le catalogue. Notes noblement sarcastiques où, en quelques mots, une science profonde déborde, notes qui n'ont rien de violent mais où court, de l'une à l'autre, le besoin de démasquer une argumentation néfaste.

Ces notes sont d'une écriture très nette et cela confirme Voguë qui, dans son admirable préface au catalogue, rappelle combien Brunetière avait le respect du livre et recherchait le beau papier. Les mots sont soulignés avec soin, d'un trait coupé de distance en distance par un petit rond.

Des renvois occupent le bas des pages. J'y ai cueilli des expressions comme celles-ci qui marquent le tempérament du critique : « Oh ! les prétentions scientifiques : je suis, moi, Renan, un Claude Bernard ou un Berthelot en

mon genre. » Dans *Marc-Aurèle*, sous un passage irrespectueux : « Le vieux polisson réparait ». Enfin, cette idée : « Il est curieux de voir dans la polémique actuelle (1905) sur la séparation, tous les arguments de Renan réparaître et dominer la discussion. Ce qu'on poursuit dans le catholicisme, c'est une force d'opposition à la tyrannie de l'Etat. » J'ai également retenu le passage, cité au catalogue, où Brunetière exprime ses impressions dernières à la suite de la lecture de *l'Histoire des Origines du Christianisme*.

Je passe ensuite aux manuscrits où je retrouve la même écriture, le même souci de l'ordre et de la perfection dans l'ordonnance. Voici le projet de lettre des *cardinaux verts*, l'épreuve qui en a été tirée et la note que Brunetière y a portée. J'aurai, quelques minutes durant, tenu dans mes mains ce document historique.

Les ratures même sont faites avec soin. Sur les parties biffées, une suite de bâtonnets inclinés qui forment de petites haies que je m'amuse à découvrir toutes régulières, sur les pages qui se succèdent.

Je ferme à regret. Et je songe en m'en allant que je n'ai pas perdu ma journée si j'ai pu toucher un peu de la vie de Brunetière. Nous nous promettons d'assister à la vente pour voir, comme dit Bourget de Balzac, disparaître les volumes du maître au son du marteau des commissaires.

Nous sommes ici des pauvres. Tant de richesses passeront devant nos yeux, que nous n'aurons pas. Comme certains enfants, au soir de Noël, regardent derrière la vitre des magasins les bonbons qu'ils ne mangeront point, nous nous contenterons de voir passer en d'autres mains les volumes de cette bibliothèque ; mais ce sera déjà beaucoup si nous avons vu comme une seconde fois mourir Ferdinand Brunetière.

*

*

*

M. Hector Fabre était à Paris l'ami des Canadiens. Pas une fête à laquelle il ne prêtât son appui. Il présidait, avec quel charme et quel éclat, les banquets organisés par nous et s'amusait fort de les voir tourner tous à son honneur. « Encore un qu'on dirait fait pour

moi », avait-il coutume de dire, quand le dernier toast avait été porté. Lui seul, à la vérité, pouvait s'en plaindre. Tous les cœurs allaient spontanément vers lui. Nous ressentions quelque orgueil à le savoir des nôtres. Il était à nos yeux tout le Canada ; et l'hommage qu'il recevait se doublait chez nous de l'intensité de nos souvenirs lointains.

Il savait dire à chacun le mot qu'il fallait. Sans effort, il se prêtait à nos confidences, consentait à écouter nos rêves et, souvent, à nous défendre contre nos illusions. C'est qu'il était venu à la diplomatie par le Quartier latin. Durant son premier séjour en France il avait habité la rive gauche et, avide de beau langage plus que de jurisprudence, il avait été un assidu des séances du Palais. Il s'y soulait de français. Vers la fin de sa vie, lorsqu'il évoquait ces heures délicieuses, je ne sais pas s'il se calomniait tout à fait quand il se proclamait le plus ancien des étudiants. N'était-ce pas une façon charmante de se rapprocher de nous ?

« Il vient de naître », disait-il plaisamment pour marquer l'ingénuité d'un de nos plus

grands hommes politiques. Certes, il était trop averti des hommes et des choses pour qu'on en pût dire autant de lui; mais il n'avait pas vieilli. Suivant une expression un peu passée mais si jolie, il avait su conserver, à travers les années, toute l'éclatante jeunesse du cœur.

Il avait gardé la plupart de ses anciennes amitiés. S'il évoquait le passé, c'était sans mélancolie apparente. Un mot le mettait joyeusement sur la route d'un souvenir. Il parsemait la conversation d'anecdotes savoureuses où il laissait percer, sous une ombre de sentiment, une pointe d'ironie fine. Non, la vie ne l'avait pas atteint. Il regardait avec indulgence évoluer le monde et les idées. Il était d'une aimable philosophie, jugeait les hommes comme ils croient être et les choses comme elles sont.

Il parlait surtout du pays, de son passé, de ses progrès, de son avenir. Rien de ce qui concernait le Canada ne le trouvait indifférent. Il s'arrêtait aux moindres détails, attachait du prix au plus petit événement et mettait une légitime complaisance à discourir des

choses de chez nous. Mais toujours, et malgré le tour de la conversation qui se faisait parfois légère et paradoxale, on reconnaissait chez lui l'attachement profond, inébranlable, qu'il vouait à sa patrie éloignée, au pays qu'il s'était donné pour mission de faire mieux connaître et plus justement apprécier.

Dès son arrivée à Paris, en 1884, comme Commissaire du Canada, il s'était mis à l'œuvre. Les débuts ne furent pas faciles. Il rencontra certaines résistances du côté de l'ambassade anglaise ; et les ministères français ne s'ouvrirent pas d'eux-mêmes devant ce délégué d'un état colonial. Mais il possédait à défaut du titre, les qualités du diplomate, et sa bonne grâce finit par triompher des réserves protocolaires.

En même temps, il se faisait apôtre. Il entreprit une tournée de conférences en France et en Belgique. En redisant avec fierté nos luttes, nos conquêtes, notre vie restée française, il cherchait à nous défendre contre l'oubli et réclamait pour nous mieux que de l'indifférence.

« La patrie française renferme bien des

provinces glorieuses, disait-il. Ce sont là les sommets qui frappent tous les regards. Elle renferme aussi des coins de terre plus obscurs, des populations presque ignorées de leurs aînés, qui, par la seule force de leur origine, par la seule vertu de leurs qualités natives, se sont maintenues françaises. Leur isolement même ne fait que mieux ressortir l'intensité du sentiment national qui domine en elles. Que la France soit restée la France, qui peut s'en étonner ? Qu'est-ce donc qui aurait pu vous faire consentir à l'effacement, à l'abdication ? Mais une population comme la nôtre, laissée isolée et comme perdue, qu'est-ce qui l'empêchait de faillir à la tâche, qui eût pu la blâmer de se fondre dans la masse victorieuse ? On voit bien, au peu de compte qu'un grand nombre de vos nationaux lui tiennent de sa constance, quelle indulgence ils auraient eu pour ses faiblesses. C'est à peine si sa lente disparition eût laissé trace dans le monde où sa présence attire si peu l'attention. »

Cette attention, il fallait l'éveiller pour rapprocher la France d'une province qu'elle

avait pu croire perdue à jamais et qui lui était restée ainsi fidèle, obscurément. M. Fabre était journaliste; il s'en souvint fort à propos et se mit à raconter son pays. Il lança cette chose nouvelle pour les lecteurs parisiens: la politique canadienne. Les événements lui donnaient l'occasion de fréquents retours en arrière: il instruisait sans paraître y toucher.

Dès son premier article au *Journal des Débats*, il expliquait nos discussions politiques et se plaisait à montrer combien, jusque dans nos querelles de parti, nous étions restés français. A *Paris-Canada*, qu'il avait fondé, il se multiplie. En même temps qu'il retrace, d'une plume vive, les mille complications de la vie parisienne, il aborde la politique européenne, les questions coloniales, et donne naturellement la première place aux intérêts canadiens. Et si d'aventure il arrive à quelque écrivain — fût-ce à Edmond de Goncourt — de s'attaquer au Canada, il riposte avec feu, fait en passant le procès du naturalisme qui bat son plein, et reproche à l'auteur de *Ché-*

rie, l'homme à l'écriture artiste, de s'en prendre aux Canadiens de n'être pas lu à Paris.

Et il en fut ainsi pendant vingt-cinq années. Si nous rencontrions encore au début du vingtième siècle des personnes qui nous demandaient, avec un aimable sérieux, si nous logions au sud ou au nord des Etats-Unis, si pour venir chez nous il fallait prendre par l'isthme de Suez, ou encore si les douze mois de l'année canadienne se déroulaient dans le même ordre et portaient les mêmes noms que les douze mois de l'année européenne, du moins cette ignorance un peu désinvolte était-elle devenue moins fréquente. Le Canada était mieux connu. Notre pays ne tenait plus dans un conte de Cooper ou dans un roman de Raoul de Navery. L'Amérique de René avait repris sa place dans la légende. C'était beaucoup de poésie en moins, mais beaucoup de réalité en plus. Le Peau-Rouge n'était plus un critérium, et le nombre était plus restreint de ceux qui s'accordaient encore l'élégance de traiter systématiquement de barbare toute civilisation nouvelle.

C'était un progrès plus grand que l'on ne

croyait, et je m'étonne qu'on ait pu oublier parfois que nous le devons pour beaucoup à l'énergie, à la persévérance, au dévouement de M. Fabre.

Un aspect de l'évolution du Canada contemporain — son développement industriel et commercial — paraît avoir attiré plus vivement l'attention de M. Fabre. Déjà, dans deux conférences prononcées en 1884, il avait abordé le problème de notre avenir économique. Il lui paraissait rempli de promesses. Plus tard, il devait marquer avec sûreté le caractère que cet essor nouveau communiquait à notre pays :

« Empruntant à l'esprit anglais de sa solidité, écrira-t-il, à l'esprit écossais de sa prudence, à l'esprit français de son éclat, le Canada a conquis par degré l'attention et, ce qui est plus précieux et plus rare, la confiance du monde. A ce concert d'éloges et d'espérances qui s'élève autour de lui, et qui griserait un peuple formé d'éléments moins harmonieux et puissants, aucune voix discordante ne se mêle. On croit en nous autant que

nous croyons en nous-mêmes. Cherchez dans l'histoire et voyez si vous y trouverez l'équivalent ! C'est peut-être la première nation qui se forme sans tiraillements, sans violence, par le seul procédé moderne du progrès. Ne tirez pas de salve en la regardant monter triomphalement à l'horizon : le bruit du canon ne lui est pas familier, les fanfares industrielles suffisent à sa gloire. Ce trait caractéristique nouveau est comme la garantie de sa durable prospérité, de sa grandeur constante : il ouvre la marche de l'avenir. »

Il avait voulu voir dans l'exposition de 1900 la révélation de ces forces productrices du Canada. La réalité l'éblouit, encore qu'elle le chagrinât un peu. Il déplorait secrètement ce que l'imagination allait perdre au sein de cet insolent triomphe. Le souvenir lui semblait trop absent de cette manifestation quasi-brutale d'énergie créatrice et d'unique richesse. Parmi les fécondités du présent, il évoquait un passé moins heureux qui lui paraissait plus grand.

Mais c'est le fait d'un instant. Il se ressaisit. Il suppose notre fortune et la proclame

avec satisfaction. Il écrit ce mot typique : « Le Canada est un coin du globe à retenir » ; et vaillamment il essaiera de le mettre dans la mémoire de tous les Français.

En écrivant ses articles ou ses conférences, il faisait preuve d'une culture étendue et variée, d'un sens avivé de la beauté, d'une rare sûreté dans l'expression. Son style est pur, souple et dégagé. Il savait la place et le sens des mots et la valeur d'une pensée. Il tâchait de ne rien sacrifier à la forme tant il avait le souci de l'art.

Il fut, d'abord et par-dessus tout, journaliste. Il avait toutes les qualités que le métier exige. Il lui plaisait de se tenir sur la brèche, de lutter, de se battre pour une idée, de triompher par un mot.

Il maniait l'esprit comme une lame fine dont il savait où loger la pointe. Son verbe, sans rien perdre de la réserve qui convient, avait l'art de se faire railleur. Si, les années venues, il mit un peu de cendre sur cette flamme, du moins ne voulut-il jamais abdiquer son droit d'être lui-même. Il eut toujours le courage de penser tout ce qu'il écrivait ; si la

sagesse diplomatique l'exigeait trop, il faisait taire son ardeur, posait sa plume, donnait son opinion et, avec un sourire, se contentait de penser ce qu'il n'écrivait pas.

Au surplus, il avait toujours aimé les lettres et fréquenté les auteurs. Il était resté un romantique, fidèle à ses premières admirations. Il taquinait le naturalisme, resté pour lui l'expression voulue de la laideur.

Il avait été des vingt-sept qui suivirent le cercueil de Musset et des deux mille qui, quelques années plus tard, accompagnèrent Murger ; et quelque chose de la tristesse de l'un et de la gaieté résignée de l'autre demeurait en lui. Il avait connu Lamartine et racontait volontiers sa visite, rue de la Ville-l'Evêque, à l'auteur appauvri du *Cours familier de Littérature*. Surtout, il avait aimé et cultivé Sainte-Beuve. C'était son auteur préféré. Il en conseillait la lecture et le considérait comme son maître ; et peut-être lui devait-il le sens critique et la vision très nette de la réalité qui caractérisent sa manière.

Est-il besoin de montrer comment M. Fabre, par ce culte qu'il avait des lettres, con-

tinuait de servir son pays et de donner à sa race un exemple que sans doute un jour le bronze perpétuera parmi nous.

Nous vivons du passé. Notre survivance n'est qu'une longue et fière obéissance à la grande loi de nos origines, et celles-ci ne tiennent pas seulement dans le fait de la venue sur notre sol d'héroïques pionniers, elles remontent à l'idéal qui animait ces hommes, à l'esprit et au génie latin. Dans le sentiment profond qui illumine la trame de notre histoire, dans cette longue résistance aux menaces du nombre et de la force, dans cette terreur de l'oubli et cet inlassable besoin de victoire, comme il renaît magnifiquement le geste franc.

Aujourd'hui, la lutte n'est plus aussi brillante. Elle s'accomplit sur un autre terrain, avec des armes moins familières peut-être à l'énergie française. Mais la condition première de notre existence subsiste toujours, et si le geste est moins beau, la surveillance est la même. Il nous incombe de réaliser la logique de notre destinée en complétant notre unité par une culture qui soit française, et en con-

tinuant nos pères dans leur pensée autant que dans leurs actes.

A M. Fabre, plus peut-être qu'à aucun des nôtres, il fut donné d'accomplir pleinement une aussi noble tâche ; et si nous nous inclinons avec respect devant le politique, l'écrivain, et le diplomate, nous n'avons pas laissé d'admirer comment il sut, tout en restant Canadien d'esprit, de cœur et de mœurs, manifester brillamment, par l'épanouissement continu de sa personnalité, sa filiation française.

En 1910, j'allai à Versailles où M. Hector Fabre s'était retiré. Telle était mon amitié pour lui que j'accomplissais comme un devoir pieux cette dernière visite. Nous redoutions la fin. Il était atteint d'une de ces maladies dont on dit brutalement qu'elles ne pardonnent pas. J'allais le remercier encore, comme ses bontés sans nombre à mon égard m'en avaient fait contracter une sorte d'habitude. Je ne le vis pas : déjà il ne reconnaissait plus ceux qui l'approchaient et je ne voulus pas emporter de lui, que j'avais connu si vivant, ce souvenir d'un être vaincu par la souffrance.

Je revins de Versailles le cœur remué. Le lendemain, je quittais Paris. Le regret de n'avoir pu serrer une dernière fois la main de mon grand ami me restait présent : j'associais son image à toutes celles que j'abandonnais. Malgré moi, j'avais cette impression étrange de mal quitter la France. Les départs sont faits de séparations nombreuses : parmi tant d'autres, il me manquait un adieu.

RETOUR

Le départ ! C'est dans quelques jours. Les heures passent avec rapidité. Les derniers préparatifs nous pressent : procéder aux emballages, faire quelques visites, revoir les lieux préférés. Installés dans une vie, comme nous nous en détachons avec peine ! Le moindre coin ravive des souvenirs : les boulevards, les chemins familiers du quartier, et puis l'âme, le souffle, la couleur de Paris.

Des détails nous retiennent : choisir le navire, arrêter la cabine, préparer les bagages.

Puis, le train. La traversée de la Normandie, en sens inverse cette fois. Les quais. L'adieu définitif aux côtes de France qui s'effacent. La mer n'a plus d'imprévu. Après des jours, on aperçoit le Canada, l'entrée par le Golfe. Le séjour merveilleux a pris fin.

La vie commence demain.

Février 1943 — avril 1944

TABLE DES MATIÈRES

Premiers pas	9
Apprentissages	31
Flirt avec Thémis.....	41
Orientation	49
Paris	65
Rue Saint-Guillaume	97
Rue Serpente	119
Evasions	129
Vacances	135
Sous la coupole.....	147
Rencontres	169
Retour	213

*Ce volume dont la typographie a été
exécutée par la TYPOGRAPHIE LAFONTAINE
à Montréal, a été achevé d'imprimer sur
les presses de THÉRIEN FRÈRES, à
Montréal, le 15 août 1944, pour les
Editions de l'Arbre (enregistrée).*

BNQ



C 000 027 466

L'Arbre

- JACQUES MARITAIN — Le Crépuscule de la civilisation
 RENÉ SCHWOB — Cinq Mystères en forme de rétable, (1er vol.)
 GEORGES BERNANOS — Le Journal d'un curé de campagne
 — Sous le soleil de Satan
 YVES SIMON — La Grande crise de la République Française
 COMTE SPORZA — Les Italiens tels qu'ils sont
 — Demain, il faudra faire grand
 GUSTAVE COHEN — Lettres aux Américains (nouvelle édition)
 JACQUES DE LACRETELLE, R. P. BENOÎT LAVAUD, DR BIOT,
 DANIEL-ROPS ET AUTRES — Problèmes de la sexualité
 HENRI TROYAT — Le jugement de Dieu (nouvelles)
 ROBERT CHARBONNEAU — Ils posséderont la terre (roman)
 — Connaissance du personnage
 AUGUSTE VIATTE — L'Extrême-Orient et nous
 — Victor Hugo et les illuminés de son temps
 THOMAS KERNAN — Horloge de Paris, Heure de Berlin
 UN DIRIGEANT FRANÇAIS — Témoignage sur la situation ac-
 tuelle en France. Préface de Jacques Maritain
 GEORGES DUHAMEL, de l'Académie Française — Suzanne et les
 jeunes hommes (9e volume de la Chronique des Pasquier)
 GEORGES DUHAMEL — La Passion de Joseph Pasquier (10e
 volume de la Chronique des Pasquier)
 PAUL CLAUDEL, JACQUES MARITAIN, R. P. BONSIIVEN, RENÉ
 SCHWOB, DENIS DE ROUGEMONT ET AUTRES — Les Juifs
 W.-H. CHAMBERLIN — Le Canada vu par un Américain
 PAUL RIVET — Les Origines de l'homme américain
 LÉON BLUM — L'Histoire jugera
 A. ALBERT — Le Bandjoun (*Etude sur le Cameroun français*)
 DANIEL CORDIER — Problèmes de médecine de guerre
 THÉRÈSE TARDIF — Désespoir de vieille fille
 CHARLES OBERLING — Le Problème du cancer
 JEAN GOTTERMANN — Les Relations commerciales de la France
 REX DESMARCHAIS — La Chesnaie (roman)
 FRANÇOIS HERTEL — Pour un ordre personnaliste
 MARCEL RAYMOND — Le jeu retrouvé
 JOHN GUNTHER — L'Amérique latine
 GÉNÉRAL CHADEBEC DE LAVALADE — Pétain
 MAURICE DONNAY, DR PIERRE MERLE, R. P. BENOÎT LAVAUD,
 DANIEL-ROPS — La femme et sa mission
 RAISSA MARITAIN — Lettre de nuit, La vie donnée (poèmes)
 G. A. BORGESE — La marche du fascisme
 PAULINE CORDAY — J'ai vécu dans Paris occupé
 MAURICE GAGNON — Pellan (vingt reproductions)
 ROBERT ELIE — Borduas (vingt reproductions)
 JACQUES DE TONNANCOUR — Roberts (vingt reproductions)
 PAUL DUMAS — Lyman (vingt reproductions)
 FRANÇOIS MAURIAC — Le jeune homme
 — Commencements d'une vie
 HENRI LAUGIER — Combat de l'exil
 ANDRÉ MAROSELLI — Des prisons de la Gestapo à l'exil
 LE CAHIER DES PRISONNIERS
 ANDRÉ ROUSSEAU — Le prophète Péguy
 F.-X. GARNEAU — Histoire du Canada